



ANTOINE BRASSEUR

---

HISTOIRE DE SA VIE

PAR

M<sup>me</sup> G. CRAUK

---

LILLE

IMPRIMERIE L. DANIEL

1887



2078



173

IRHIS / LILLE 3

FONDS Soc. Ind.

CHRN-FSI 516

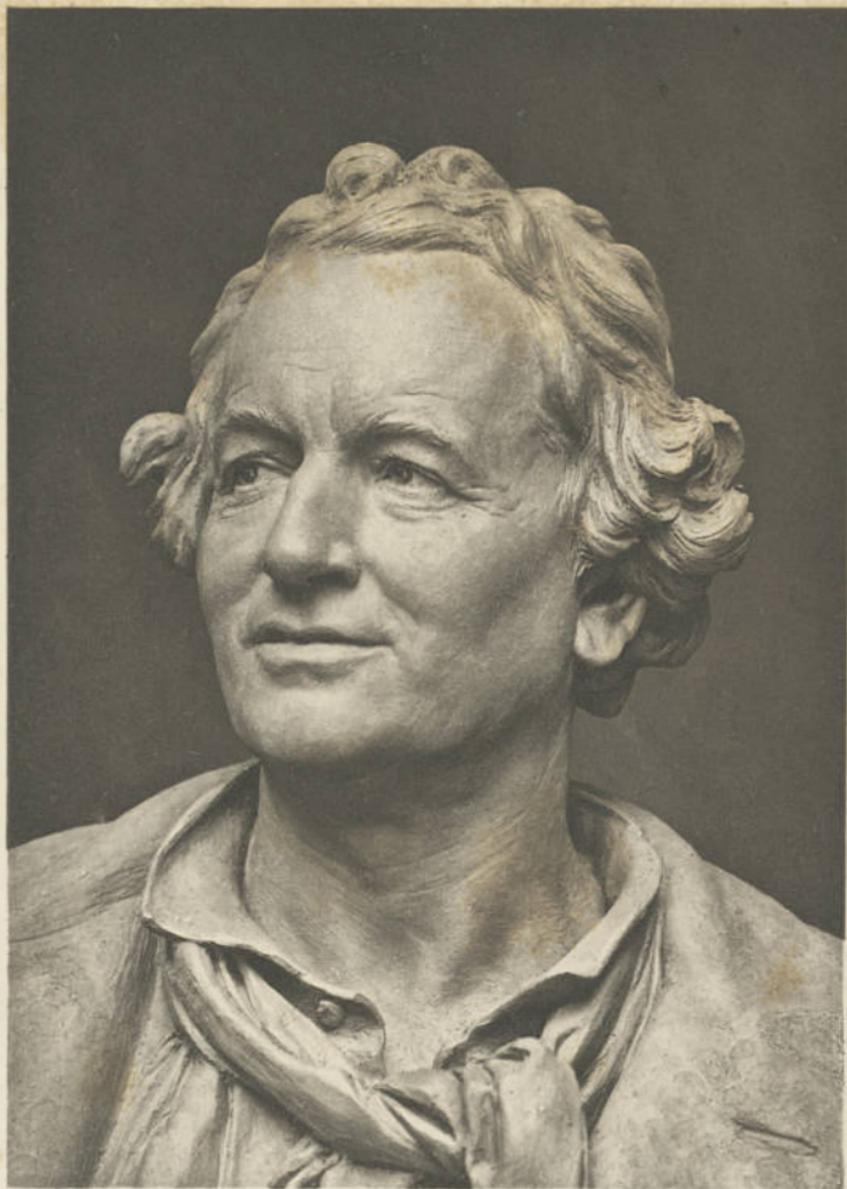
ANTOINE BRASSEUR

---

HISTOIRE DE SA VIE

Tiré à \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_ exemplaires.





Heliog Dujardin.

ANTOINE BRASSEUR  
D'APRÈS LE BUSTE DE G. CRAUK

# ANTOINE BRASSEUR

---

HISTOIRE DE SA VIE

PAR

M<sup>me</sup> G. CRAUK

---

LILLE

IMPRIMERIE L. DANIEL

1887



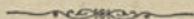
## DÉDICACE

---

Je dédie à la Ville de Lille la relation fidèle de la vie d'ANTOINE BRASSEUR, écrite d'après ses récits. Je me suis appliquée à en déduire les impressions et les sentiments avec la sincérité qu'il y aurait mise. — Honneur à cet homme de bien; honneur

aux vertus si méritoires chez les  
humbles et les déshérités ; honneur  
aussi à ces généreuses villes du Nord  
qui savent si magnifiquement rendre  
hommage au mérite de leurs enfants.

M. C.



# ANTOINE BRASSEUR

---

## *HISTOIRE DE SA VIE*

---

### I.

Jusqu'à la semaine de Pâques de l'année 1824, c'est-à-dire pendant les cinq premières années de mon existence, j'ignorais que je fusse un enfant abandonné, élevé par la charité publique. — Cette courte période forme un temps à part dans ma

vie ; elle en a été comme séparée par la révélation de la réalité. L'enfant que j'y retrouve dans mes souvenirs est un petit paysan pareil aux autres ; il a , au logis , père , mère , frère et sœur ; il ne pense qu'à courir les chemins , à dénicher les oiseaux des buissons... L'été il suit les travailleurs aux champs , l'hiver il s'essaye aux glissades ; son air paisible dit bien qu'il vit sans songer à ce qu'il est. — Heureux les enfants qui continuent à pousser inconscients !

Jusqu'à la date dont je viens de parler , je n'avais eu ni souci ni peines. Thérèse Rigaut , ma nourrice , — que je croyais être ma mère , — me menait à Lille une fois l'an , avec Henri , mon aîné ; nous allions à l'Hôpital-Général , et , comme il en avait été toujours ainsi , je ne m'en étonnais pas. C'était une partie de plaisir ; il me semblait que j'avais vécu très

longtemps entre ces courses à la ville; nous y partions tout propres, avec un paquet de nos vieux habits qu'on échangeait contre des neufs. Les religieuses m'embrassaient et disaient que j'étais grand et fort; on examinait à mon cou un cordon qui tenait une médaille en plomb sur laquelle était marqué : *Lille Nord, 1819*. Quand le cordon était usé, on m'en remettait un autre en y scellant une médaille pareille à la précédente. J'étais content d'avoir ce *collier* neuf, quoiqu'il me gênât d'autant plus.

Je savais aussi, en allant à l'Hôpital-Général, que j'y verrais la grande Elise, élevée comme Henri et moi chez Thérèse Rigaut; elle revenait chez nous chaque année à la ducasse.

Toutes ces choses se passèrent sans que j'y prisse garde, jusqu'au lundi de Pâques de ma cinquième année. Ce jour-là, pen-

dant qu'on me préparait pour aller à Lille, je faisais à l'avance en imagination notre course habituelle; je voyais les villages, les champs qui défilaient une fois l'an devant nos yeux; puis la ville, ses boutiques, son mouvement qui me semblait extraordinaire et toujours changeant; je me rappelais comme un autre air que l'on respirait dans les rues, l'hôpital avec son odeur particulière, ses cours, ses escaliers, ses corridors à s'y perdre, le bruit de toutes ses voix..., enfin, mille détails qui frappent les enfants et qui devaient se graver plus fortement dans mon souvenir par la commotion qui allait suivre.

Notre course s'effectua sans incident jusqu'à notre arrivée au parloir de l'Hôpital; là, à peine étions-nous entrés, qu'une dame s'avança vers moi en s'écriant : « C'est mon fils ! c'est mon enfant ! » Et tout en me regardant, me caressant avec

des transports de joie, elle demanda à ma nourrice si j'avais un signe particulier sur le corps ; Thérèse dit que non ; mais cette dame, désirant s'en assurer, voulut qu'on me déshabillât. J'avais probablement compris qu'elle m'emmènerait si cette marque était trouvée ; je me mis à crier en m'accrochant à ma nourrice, et rien ne put me décider à me laisser enlever mes habits ; il fallut me les arracher de force, ce qui ne dut pas être aisé, car je luttais des bras et des jambes. — On ne trouva pas le signe.

Pendant cette scène, une religieuse avait apporté une note, et elle lut à la dame :  
« Cet enfant est inscrit sous le nom d'Antoine Brasseur ; il est né le 3 juillet 1819 et a été déposé le lendemain 4 juillet, à neuf heures du matin, dans le tour de l'Hôpital-Général de Lille ; dirigé le 5 au matin, sur Péronne-Mélantois, chez la nourrice que voilà, Thérèse Rigaut, native

de Lille. » — Je n'étais décidément pas celui qu'on cherchait ; la dame me laissa.

Ma figure enflée me brûlait, et mes cheveux bouclés, que Thérèse avait si bien peignés le matin, retombaient en broussailles sur mes yeux et se collaient à mes joues mouillées de larmes. On me rhabilla sans pouvoir me consoler. Ma nourrice alla se faire payer ; la sœur lui dit : « L'enfant va sur ses six ans, vous ne toucherez plus que vingt-et-un francs par trimestre ; il faudra l'occuper. » Thérèse parla de la dame. Je vis bien qu'elle aussi avait eu peur que l'on ne m'emportât ; la sœur la gronda, disant que j'aurais été plus riche et plus heureux. — Accroché à la jupe de Thérèse, je ne me détendis un peu que lorsque j'eus quitté la ville et revu nos campagnes. Ce retour est présent à ma mémoire ; tout me semblait changé ; les choses avaient un air que je ne leur

connaissais pas et qui me faisait mal. Depuis que cette dame avait dit que j'étais son enfant, ma gorge était serrée par une souffrance atroce : je pouvais donc être à une autre qu'à celle que je croyais ma mère ! C'était un tel bouleversement dans ma petite cervelle, qu'il est heureux que je n'aie pu comprendre tout d'un coup la vérité ; je crois que mes idées en auraient été troublées pour toujours.

Très mobile dans mes impressions, comme tous les enfants, plus qu'un autre peut-être, sujet à des mouvements très violents mais passagers, au bout de peu de jours je me remis à jouer, non plus comme avant, il est vrai ; un mot me faisait dresser l'oreille ; j'observais, je questionnais ; aussitôt seul, je retournais dans ma tête ce que j'avais vu et entendu à l'Hôpital-Général. Je me cherchais, enfin ! Ma mère nourrice avait bien vu mon changement ;

elle essayait de me tranquilliser ; mais, peu à peu, je devinai son intention, tant j'étais sur le qui-vive et en soupçon depuis le jour néfaste de ma visite à Lille.

Dans les moments où Thérèse me voyait triste, méchant, elle me disait d'avoir confiance en Dieu, et trouvait dans son brave cœur des paroles si persuasives, si tendres, que je ne me sentais plus si malheureux ; ça me rendait du courage à bien faire. Le dimanche je priais pour de bon, maintenant ; l'église remplace vraiment la maison de famille pour les enfants abandonnés, il n'y a que là où ils se sentent chez eux ; aussi, sans être resté bien dévot, il m'est impossible d'entendre mal parler de la religion ; c'est comme si l'on attaquait l'hôte hospitalier de mon enfance.

Ma mère nourrice voulut me mettre à l'école. Cela n'était pas très facile ; il n'y avait point, comme à présent, des écoles

communales où tout le monde peut envoyer les enfants ; à Péronne-Mélantois , nous avions bien *la classe* faite par le magister. Quelques enfants seulement la suivaient, car il fallait payer ; toutefois , exception était faite au profit des enfants de l'Hôpital-Général ; le maire pouvait obliger le maître d'école à les recevoir gratuitement, ce qui n'était guère du goût de ce dernier. Quand on m'amena au magister, il répondit très durement qu'il ne voulait point d'un gas qui n'avait pas un sou à lui donner. Thérèse le quitta furieuse. Quant à moi, j'avais été occupé à considérer le bonhomme , étonné de l'entendre parler comme un autre ; il me semblait qu'il devait toujours chanter en faisant la grimace comme le dimanche à vêpres ; depuis, au contraire, le voyant chaque jour faire la classe, se fâcher, priser, exécuter tout ce qu'un humain de son espèce est accoutumé

de faire, je le trouvais très drôle à l'église, dans son costume de chantre, quand il ouvrait la bouche en long et devenait rouge en entonnant son chant latin.

Le lendemain de notre visite à l'école, ma mère nourrice alla se plaindre à l'Hôpital-Général du refus qu'elle avait essayé ; on lui donna une lettre pour le maire, et le magister fut obligé de m'accepter. Mais, s'étant juré de ne me rien apprendre, à peine étais-je assis qu'il me punissait et m'envoyait dehors, quelquefois sous le seul prétexte que je ne savais pas nommer les lettres qu'il mettait sous mes yeux et qu'en effet je n'avais jamais vues. Quand je le quittai, au bout de sept ans, je commençais à épeler ! et ce n'était pas de sa faute. Pour arriver à ce résultat, il lui avait fallu faire des prodiges d'injustice sournoise, ce qui ne me disposait pas positivement à être docile et discipliné. En fin de compte, l'école buis-

sonnière était ma meilleure ressource. A la campagne, c'est un grand plaisir ; on fouille les haies pour découvrir les nids au printemps ; on va aux violettes, aux coucous..., et dans l'eau ce sont des pêcheries improvisées, puis la maraude ; mille inventions pour s'amuser à l'écart, stimulé par la crainte d'être découvert et par un brin de remords. Pourtant, la maraude avait ses revers : un jour je fus pris en train de manger des fruits dans un verger ; le propriétaire, indigné, m'empoigna, et tout en jurant me porta jusqu'à sa basse-cour, dans la case aux cochons. Il y avait là dedans une truie avec ses petits ; elle se mit à grogner furieusement, à me flairer en reniflant ; la peur me prit, je me souvenais de l'histoire d'un enfant mangé par des cochons... J'appelai au secours, les voisins accoururent. Je fus délivré !... et corrigé pour longtemps de la maraude !

Près d'un an s'était écoulé depuis ma dernière visite à l'Hôpital-Général, j'étais sur le point d'y retourner. Mon esprit ayant été constamment à l'affût, bien des choses, apprises par-ci par-là, m'avaient mis sur la voie de ma situation; je me disais : « Bien sûr, on me laissera un jour à l'hôpital, comme la grande Elise. » — Lorsque je me retrouvai dans le parloir où je m'étais tant débattu l'année précédente, j'écoutai avidement le bavardage des nourrices, qui amenaient des enfants, et je n'eus pas de peine à comprendre que j'étais, comme les autres, un petit malheureux abandonné par sa mère à la charité de l'hôpital. Thérèse Rigaut n'était que ma nourrice. Ces femmes lui parlaient de moi d'une façon qui me faisait mal : « Combien de temps avez-vous encore à le garder? Mange-t-il beaucoup? Est-ce qu'il vous rapporte quelque chose? etc. »

La vérité avait pénétré dans mon esprit assez lentement , pour que les secousses que j'en recevais fussent supportables — comme on enfonce un clou avec quelque précaution pour que le bois ne se fende pas. — Quand je fus bien persuadé que j'avais eu une mère qui m'avait abandonné, je la pris en haine pour la souffrance que je sentais , et peut-être parce que je comprenais vaguement que je l'aurais bien aimée ; j'y pensais souvent et je me disais : « Si je la voyais paraître tout à coup!... » Cette idée me faisait monter je ne sais quoi à la tête, et je me sauvais comme un fou.

Plus tard , quand j'ai connu le monde, ses vices, ses faiblesses, j'ai eu pitié de la malheureuse femme qui m'avait abandonné; si elle a vécu, peut-être a-t-elle souffert pour moi? Mais, en lui pardonnant, je n'ai jamais pu éveiller pour elle

un sentiment affectueux dans mon cœur ; la révolte instinctive contre cet acte inhumain , les cruels souvenirs de mon enfance , se sont toujours dressés entre elle et moi ; et Thérèse Rigaut est restée la mère que j'aime et que je vénère.



II.

J'apportais heureusement , à l'époque dont je parle, la même violence dans la gaîté que dans la peine ; il se peut même que j'eusse oublié mes misères , si la vie ne contenait d'inexorables brutalités pour les déshérités du sort. Un jour, l'un de mes camarades se mit à m'appeler *paillot* ; je savais que ce nom était donné à tous les enfants de l'Hôpital-Général, et j'en reçus un coup terrible, qui devait être incessamment renouvelé. On ne m'appela plus que le paillot de Thérèse du marais ; ce fut

mon étiquette ; je la portai en dépit de mes colères, des coups que j'administrerais aux moqueurs , hélas ! malgré mes larmes.

Tout alla du même train au village pendant quelques années. Les paysans peinent dur, mais quand la récolte est bonne , ils oublient leurs fatigues, et ont la certitude de ne manquer ni de pain, ni de bière tout le long de l'année ; d'avoir de quoi se chauffer, des habits neufs pour aller à la messe. Chez nous, les femmes sont des ménagères accomplies, et si propres qu'elles font valoir tout ce qu'elles ont. C'est plaisir de vivre dans ces intérieurs reluisants, bien en ordre, où les airs de bonne santé et de bonne humeur s'harmonisent si bien.

Mais, quand la récolte a manqué, tout fait défaut à la fois. Ce malheur, déjà rare dans notre département riche et bien cultivé, arriva pendant l'année 1829. Le grand froid détruisit les semences, le pain

manqua, toute nourriture était très chère. Nos parents avaient beau travailler, ils ne gagnaient pas assez pour tout leur petit monde, et chaque jour les repas devenaient plus maigres. Un soir, la mère ne rapporta rien à manger, et comme nous pleurions la faim, la pauvre femme nous dit : « Mes enfants, mettez-vous à genoux et demandez au bon Dieu qu'il vous envoie du pain. » Je crois que jamais nous n'avions fait de prière plus fervente, hélas ! et plus intéressée ! On se coucha là-dessus, avec la même faim, mais avec plus de patience et d'espoir. Comme j'étais dans mon lit, éveillé par des tiraillements d'estomac, j'entendis dans la chambre à côté ma mère nourrice qui pleurait. Longtemps je l'écoutai, jusqu'à ce que je fusse vaincu par la fatigue. Je m'endormis dans les larmes. — Le lendemain matin, un voisin, moins pauvre que nous et qui connaissait notre

détresse, nous apporta un pain. Nous restâmes persuadés que ce pain nous était envoyé du ciel ! Et de ce jour cessa notre affreuse misère.

Thérèse savait que je n'ignorais plus ma condition ; elle en souffrait , m'aimant autant que ses enfants , et redoutait mon retour à l'hôpital , retour fixé à ma douzième année accomplie. Ma nourrice avait eu quelque peine à obtenir que je restasse avec elle jusqu'à cet âge. Des femmes, qui faisaient spéculation du travail des enfants à partir de leur sixième ou septième année, venaient les demander à l'Hôpital-Général sous prétexte de leur apprendre à travailler, et on les donnait à ces créatures, qui les malmenaient, les surmenaient le plus souvent. Les religieuses n'en avaient pas connaissance, et les inspecteurs semblaient l'ignorer.

J'avais eu beaucoup de chance de rester

chez ma bonne Thérèse : la pensée de la quitter m'aurait désespéré, si je n'avais entrevu le moyen d'apprendre un état, de gagner ma vie, et, qui sait, de devenir riche un jour... peut-être ! Que n'espère-t-on pas de l'avenir à cet âge, quand le présent ne vous a rien donné ? J'avais aussi pensé à m'engager dans l'armée. Et puis, c'était toute une vision de mon existence à l'Hôpital-Général, au milieu des camarades dans la même situation que moi. Il me semblait qu'on devait bien s'entendre, faire ensemble mille projets. J'avais maintenant là-bas mon frère de lait, Henri, que je me réjouissais de retrouver. Thérèse me promettait de venir me voir souvent le dimanche, et, deux ou trois fois l'an, je devais retourner à Péronne-Mélantois, comme Élise et Henri, dont les récits me familiarisaient avec l'Hôpital-Général. — Quand on se

sent seul, sans appui dans la vie, il vous vient un désir extraordinaire de faire quelque chose qui vous rende une situation normale, cela instinctivement, comme l'animal jeté tout petit hors du terrier cherche à se creuser un abri dès qu'il peut se servir de ses pattes. Chez l'enfant abandonné, il y a de plus le besoin inné de rentrer dans la grande famille sociale, dont il se trouve séparé par le désastre de sa naissance ; isolement douloureux entre tous, poussant à la haine contre une société qui nous paraît dénaturée. Très peu échappent à l'empoisonnement de cette rancune, et, pourtant, il suffit d'une tendresse sur le chemin !

C'est ce qui m'arriva, et Thérèse Rigaut est la créature bénie qui me mit l'amour du bien au cœur. — Il me resta toutefois des froissements sans cesse renouvelés, une grande promptitude à l'empirement ;

j'étais un batailleur acharné, surtout quand il s'agissait de défendre quelqu'un qui me paraissait être, comme moi, victime du sort.

La certitude de me tirer d'affaire tout seul m'empêcha d'accepter l'offre faite à ma nourrice par des paysans aisés, sans enfants, de me prendre chez eux et de m'adopter. Le contraste était si frappant entre mes projets, mes rêves, et la vie qu'on me proposait ! Je me voyais avec effroi parqué dans la petite maison de ces bonnes gens, toujours à leur volonté, passant mes jours à labourer leur champ, bêcher leur jardin, sans jamais bouger de ce coin... Bref, il fut impossible de me déterminer. C'était à quelques mois du départ, je n'en comprenais pas encore le déchirement, et l'inconnu dans l'avenir a tant d'attraits pour la jeunesse ! — Pourtant, un triste événement vint assombrir

mes projets. Trois ou quatre mois avant mon entrée à l'Hôpital-Général (entrée qui avait été reculée à cause de la moisson), ma mère nourrice m'emmena à Lille pour voir Henri; en arrivant à l'hôpital, une des sœurs nous apprit qu'il était mort depuis trois jours! En tombant de son lit, le malheureux enfant s'était blessé mortellement. Il survécut assez pour prier la religieuse qui le soignait de remettre à sa mère nourrice une pauvre bague en plomb — tout ce qu'il possédait, — et que je revis bien des années après au cou de Thérèse. — Notre surprise fut cruelle, ma nourrice partit tout en larmes. Sur notre chemin elle entra dans une église prier pour son enfant. L'orgue jouait, je n'avais jamais entendu de musique, j'en fus comme transporté; cette vive impression s'ajoutant à ma peine, à l'image d'Henri, me donnait une sorte de vertige

douloureux et d'extase. Je fus longtemps à revenir à moi ; persuadé que l'on jouait pour mon frère , je voyais ces beaux sons monter vers lui jusqu'au ciel et ma tête , troublée par la puissante sonorité , s'égarait dans des rêves étranges.

Le 12 septembre 1831, je quittai Péronne-Mélantois ; je me séparais pour toujours de ma famille d'adoption pour redevenir l'enfant trouvé , étranger à tous , marqué d'un numéro , habillé de l'uniforme qui désignait la misère de sa naissance ! La réalité , tranchante comme un couperet , allait bien véritablement me fendre le cœur. A cette heure , je comprenais ce que je perdais , et l'inconnu sans tendresse s'ouvrait tout glacé devant moi. — Avec quel attendrissement je me pris à regarder notre pauvre maisonnette de terre , — je lui trouvais une mine triste sous son toit de paille , — et ses pièces basses , là où l'on

mangeait tous ensemble , où l'on dormait près de la mère... C'est *elle* surtout qui m'occupait , je tâchais de m'en remplir les yeux , de me rappeler toutes ses expressions , ses gestes habituels dans la vie du ménage. C'était comme une violente concentration de toutes mes impressions , de tous mes souvenirs pour les emporter bien vivants , sans oublier un seul détail. Je fis le tour de notre enclos , j'allai revoir les endroits favoris de nos jeux , m'attardant à regarder les moindres objets , les visages connus , et jusqu'à la physionomie des bêtes ! J'entrai dans l'église solitaire ; un peu craintif du silence dans lequel les images saintes me semblaient recueillies , j'aspirai longuement la vague odeur de l'encens... — C'est étrange comme ces choses que je n'avais jamais quittées , m'apparaissent avec le relief particulier que donne le souvenir. Ainsi elles me sont

restées, imprégnées de la senteur rustique et marécageuse du village. — Ma nourrice aurait bien voulu me cacher son chagrin, mais c'était plus fort qu'elle : les larmes ne voulaient pas s'arrêter, qu'elle essayât de parler, de rire ou de manger. — Je fus heureusement très ahuri pendant les derniers moments. Chacun venait me dire adieu ; rien ne dispose à l'indulgence comme un départ, et, ce jour-là, je n'étais plus le *paillot* de Thérèse ! Plusieurs personnes nous accompagnèrent un bout de chemin. Puis ce fut l'arrivée à l'Hôpital-Général, les formalités à remplir, le va-et-vient, le bruit des voix qui m'étourdisait ; j'avais quelque chose dans la gorge qui m'étranglait et paralysait mes mouvements ; mais, quand ma mère me dit adieu, j'eus une explosion de larmes et de sanglots, si violente, qu'il me sembla que tout mon être allait éclater. Pourtant, je

ne me doutais pas de ce qui m'attendait !  
— Bien à plaindre sont les enfants appelés à se familiariser avec la souffrance ; le miracle , c'est que tout ce qu'ils ont en eux de gaîté et de bonté y puisse survivre.



### III.

L'Hôpital-Général était presque une cité à cette époque : d'un côté les malades, dans un autre corps de logis les métiers, les ateliers. On fabriquait sur place tout ce qui servait à l'hôpital : bière, pain, drap, vêtements, etc. Il y avait la maison hospitalière qui contenait les vieillards indigents et les enfants trouvés des deux sexes ; ceux-ci étaient logés sous les combles et atteignaient alors le chiffre de 360.

A peine entré à l'hôpital, on me fit endosser la veste grise à collet jaune, et

on me donna la grosse toque froncée, terminée par un gland et garnie tout autour d'un bord de lapin noir, coiffure que je me contentai de regarder, ne pouvant rien supporter sur la tête. Je fus mené dans la cour, où avait lieu la première récréation. Les yeux gonflés de larmes, honteux, j'allai me réfugier sur un banc à l'écart; je m'y endormis.

Quand je m'éveillai, j'eus la douleur de constater qu'on m'avait volé les quatre ou cinq sous que Thérèse m'avait donnés dans une petite bourse au moment de mon départ. Triste début qui me fit envisager avec méfiance ceux qui m'entouraient et entrevoir bien des peines! — Les garçons jouaient par groupes du même âge, ma place était parmi ceux de 12 à 14 ans; ils commencèrent aussitôt à me regarder de travers, parce que j'étais plus grand et plus fort que presque tous. Je me faisais l'effet

d'un animal nouvellement apporté dans une basse-cour. Les autres bêtes viennent d'abord l'épier curieusement, puis elles se hasardent à lui donner un coup de bec, et enfin, se sentant en nombre, elles s'acharnent contre le malheureux intrus. Outre que j'étais un *nouveau*, mes cheveux, presque roux à cet âge, et ma haute taille, m'avaient spécialement désigné à la malveillance de mes compagnons. Ils convinrent qu'ils ne joueraient pas avec moi, formèrent une espèce de ligue comme s'il s'était agi de se défendre, ou plutôt d'attaquer un animal nuisible. Les enfants sont cruels par instinct et par imitation; ils s'excitaient, faisaient les fanfarons, et commencèrent tout de suite à me harceler. La cloche du souper les interrompit. Pendant le repas, ils observaient en ricanant mes manières campagnardes. Quand le pain et le lait *coupé* du soir furent absorbés,

je vis avec satisfaction qu'on allait se coucher, croyant enfin échapper à ces garnements et pouvoir penser tout à mon aise à Thérèse et à notre village. Mais, à peine le surveillant eut-il quitté le dortoir, que j'entendis un des garçons qui disait aux autres : « Venez donc voir le grand paysan doré ! » Et, à pas de loup, ils arrivèrent en bande m'examiner ; l'un me tirait les cheveux, l'autre l'oreille, tous se mirent à me faire des farces plus ou moins désagréables. Humilié, furieux, je voulus les repousser. Alors commença la grêle des coups de poings ; plus je me défendais, plus ils tombaient sur toute ma personne. Si mes assaillants n'avaient pas craint que le tapage n'attirât du monde, je crois qu'ils m'auraient assommé. Quand ils furent las, ils allèrent se recoucher en vociférant contre moi, puis tout se tut et j'eus le loisir de me livrer à mes tristes

réflexions ; elles me remplirent d'amertume. Toutefois, il s'y mêlait tant de colère contre la lâcheté de mes agresseurs , que l'attendrissement ne me vint pas ; je me raidis contre les maux qui m'attendaient. L'idée de travailler pour devenir quelque chose entra dès cette heure plus fortement encore dans mon esprit et me donna du courage. Dieu sait que j'en eus besoin !

Le matin, à quatre heures, le surveillant rejetait les couvertures de dessus nous. Il fallait sauter du lit. Je commençai l'apprentissage de la *manœuvre* : enfiler les vêtements, descendre à la pompe chercher de l'eau. Mes débuts étaient singulièrement entravés par les niches d'usage : habits cachés , manches cousues , etc. Dans le dortoir , une grande cuve nous servait de lavabo ; on avait une serviette parescouade de douze, elle me parvint plus mouillée que ma figure, et fort sale.

On faisait son lit, et à cinq heures on devait être en classe. Cet exercice matinal n'était pas déplaisant en été, mais en hiver ! L'obscurité, l'eau souvent gelée, les engelures et les crevasses, c'était dur ! On ne pouvait rien changer à ces heures, les enfants devant se trouver à leur travail en ville aussitôt après la classe.

D'ailleurs, nos salles d'études étaient bien chauffées, le professeur y continuait sa nuit ou à peu près; nous-mêmes ne devons pas être très lucides; on ne dut jamais y apprendre grand'chose. Le professeur avait coutume de dire : « Pourvu qu'ils sachent écrire leur nom et compter, c'est assez pour des petits malheureux comme eux. » La plupart des enfants ne savaient même pas leurs lettres en arrivant à l'hôpital; c'est donc à partir de l'âge de douze ans qu'ils commençaient à apprendre ces premières notions, si mal

aisées à retenir après la première enfance. Ceux qui montraient des dispositions studieuses étaient envoyés au collège. Il y avait une douzaine de fondations pour y faire instruire les enfants les mieux doués, après quoi, on en faisait des officiers de santé ; d'autres entraient dans les ordres. Les enfants qui restaient à l'hôpital apprenaient un métier ; plus tard, un certain nombre s'enrôlaient dans l'armée, les uns parce qu'ils ne réussissaient pas dans leur travail, les autres par vocation. L'armée est une famille pour ceux qui n'en ont pas ; par elle nous continuons à être les enfants de l'Etat, enfants qui lui donnent souvent leur vie en échange de son adoption.

Lorsque j'entrai en classe à l'hôpital, je savais épeler, en dépit du magister ; ce beau début fit espérer que je mordrais à l'étude ; on parla de m'envoyer au collège ;

je résistai tout de suite, disant que je voulais être peintre en équipages. Le manie-  
ment des couleurs m'avait tenté à pre-  
mière vue, et n'imaginant pas d'autre  
manière de m'en servir, je trouvais un  
attrait extraordinaire à la décoration des  
voitures. Il n'y avait pas à Lille, comme  
à présent, une académie des Beaux-Arts  
ouverte aux jeunes artistes; j'y aurais été  
sans doute irrésistiblement attiré. C'est  
un regret qui me restera. Ma vocation  
était tellement marquée que les sœurs y  
cédèrent au bout de peu de temps. J'avais  
encore à compter avec les brimades de  
mes camarades, qui ne cessaient que  
durant le dîner jusqu'à la récréation. Pen-  
dant une heure, on s'absorbait dans l'in-  
variable soupe grasse et le bœuf froid. Un  
seul jour dans l'année, celui de la Saint-  
Vincent de Paul, on variait le menu; nous  
avons au dîner des saucisses aux pommes

et un verre de vin. Tandis que les mâchoires fonctionnaient, que tintait le cliquetis des couverts et des gobelets, ceux qui savaient lire parmi nous faisaient, à tour de rôle, une lecture sur le saint du jour; l'exemple des martyrs me semblait assez en situation, et je me demandais si la lapidation de saint Etienne et autres raffinements cruels inventés par les méchants, n'avaient pas quelque rapport avec le traitement auquel me soumettaient mes compagnons! La récréation continuait le supplice et la bataille de une heure à deux heures, puis on se dispersait pour aller au travail. A sept heures, chacun revenait, et après souper on sait ce qui m'attendait! Je finis par être si défiguré de coups que les sœurs s'en émurent; en vain les coupables disaient que j'étais méchant, que je frappais fort; comme je portais seul les traces de la lutte, on gourmanda sévèrement mes

agresseurs ; ils n'y prirent garde ; à peine dans mon lit, j'étais assailli par des niches qui tournaient invariablement en horions.

A la fin, les sœurs menacèrent de punir tout le dortoir. A dater de ce jour, mes poursuivants furent refroidis ; ils ne me frappaient plus, mais s'éloignaient de moi, me tenaient hors de leurs jeux. Pendant plusieurs mois je restai à l'écart comme un pestiféré. — La première fois que ma nourrice vint me voir, elle eut peine à me reconnaître ; la bonne créature m'embrassait en s'écriant : « Mon pauvre *Antone*... vois-tu, faut pas être si vif, si batailleur, ni essayer de te revenger!... Grand Dieu ! dans quel état ils t'ont mis ! » Je me soulageai en racontant mes malheurs à Thérèse, mais en la priant de ne pas aller se plaindre aux religieuses qui venaient justement de sévir contre ces mauvais garnements. Thérèse m'avait

apporté un œuf dur, un peu de beurre, tout ce que la pauvre mère avait pu prendre pour moi au logis. Cela me semblait avoir un bon goût de *chez nous*. — A ce moment j'étais très occupé de mon apprentissage. On venait de me mettre chez un peintre en voitures, le sieur Boucher, et je ne tarissais pas de récits sur mon travail. Ma nourrice me trouvait un air de grand garçon et déjà des manières d'ouvrier de la ville! — Les sœurs se plainquirent de mon peu de soin, je revenais taché de couleur des pieds à la tête; ma mère nourrice m'exhorta à faire attention à ma tenue; mais elle connaissait assez mon étourderie et mon ardeur, pour être assurée que je ne me corrigerais pas facilement. — Chez mon patron, non seulement je barbouillais avec fureur et le mieux possible la besogne des apprentis, mais j'examinais ce que faisaient les ouvriers habiles, com-

ment ils ponçaient les beaux panneaux des voitures, et s'y prenaient pour peindre les roues. J'admirais leur dextérité, leurs procédés ingénieux, et le résultat de leur travail lorsque les panneaux reluisaient unis comme glace, avec leurs ornements ou leurs armoiries. Quand arriverais-je à en faire autant? — Je rentrais bride abattue pour le dîner; les camarades de rire en me voyant tout bariolé, et les sœurs de se fâcher.



IV

Pendant les récréations j'allais me livrer à quelque jeu solitaire ; — bientôt j'avisai un petit garçon qu'on tenait comme moi à l'écart. Il avait mon âge , quoique bien plus petit et chétif. Nous ne le voyions presque jamais aux repas , c'était un grand favori des sœurs , ce qui lui valait des jalousies et des moqueries perpétuelles. Toutefois, on n'osait pas y toucher, mais dès qu'il paraissait, tous de crier : « Oh ! eh ! le rat d'église ! » et de le poursuivre de méchants quolibets. Je

pris son parti , j'allongeai des tapes à ceux qui le harcelaient... Le petit parut reconnaissant et me rechercha ; il avait la mine pâle , l'œil très doux , et ne jouait guère. Notre mauvais sort parmi nos compagnons nous rapprocha. Beaucoup plus circonspect que moi , Auguste me reprenait sur ma pétulance , mon manque de soin ; quand j'arrivais barbouillé à faire peur il m'obligeait à me laver , me rendant ainsi bien des petits services sans qu'il y parût. Auguste servait la messe , et témoignait d'un tel zèle pour les sœurs et l'aumônier qu'il en était chéri. Il me dit qu'il prenait la plupart de ses repas avec M. l'abbé ; le matin avant la messe on lui donnait un verre de vin blanc , et quelques chatteringes pour accompagner le pain sec du premier repas. Les mauvais sujets de notre classe avaient flairé cette bonne chère , aussi ne lui épargnaient-ils pas les lazzi sur ses

fonctions. Le petit les laissait dire et retournait avec bonheur auprès de l'abbé. Il s'y trouvait en paradis après l'existence qu'il avait menée ! Peu à peu il me la raconta, et plus tard je compris ma chance d'avoir rencontré Thérèse et de lui avoir été laissé !

Le pauvre Auguste n'était pas resté chez sa nourrice. Ramené à l'hôpital vers l'âge de six ans pour être confié à une femme en quête de bambins de son âge, — qui s'engagea selon la coutume à en avoir soin et à lui apprendre à travailler, — il fut d'abord employé au tricot, étant encore trop faible pour le métier auquel on le destinait secrètement, la contrebande. C'était une rude spéculatrice que la patronne ! Il fallait lui tricoter ses trois chaussettes par jour, avec une laine dure et grasse qui usait la peau des petits doigts. J'avais des fourmis dans les jambes quand mon camarade me

parlait de ses journées de tricot ! S'il avait fallu que Thérèse me fit tenir une aiguille, elle y aurait perdu son patois ! Mais là où Auguste me mettait l'eau à la bouche, c'est quand il arrivait au récit de sa vie de contrebandier ! N'y voyant qu'un plaisir, je lui disais : « Ça devait tout de même bien t'amuser ? » — « Oui, quelquefois, mais c'était souvent dur, va, quand il fallait faire nos douze lieues par jour, par tous les temps.... C'est vrai que l'on avait le plaisir de passer à la barbe des douaniers et de rapporter triomphalement un ballot à la maison. Comme on nous recevait alors, et les bons soupers pour nous refaire ! Nous croyions agir pour le mieux... Et une bande d'enfants joliment dressés ! — Fallait être malin, avoir des airs de jouer, quand on guettait le moment d'aller prendre le contenu d'un petit bateau, sur les bords de la Lys ; on savait que le

pêcheur qui était là , faisant semblant de regarder sa ligne , attendait le moment de tirer la chose qui glissait au fil de l'eau. Aussitôt abordé, on nous donnait les marchandises à caser dans nos vestes , nos sabots , nos casquettes... nous en étions bourrés ! Puis il fallait se disperser avec un éclaireur en flèche , qui grimpa de temps à autre sur un arbre ou un point élevé pour nous faire des signes , afin d'éviter les douaniers. Nous prenions de préférence par les bois , soit pour abréger le chemin , soit pour éviter l'ennemi ; la nuit ça donnait quelquefois de fameuses émotions ! Mais on oubliait tout pour ne penser qu'à sa besogne , écouter si l'on entendait les chiens des douaniers ; voilà notre terreur , être pris ! — « Tu l'as été ? » disais-je palpitant. — « Oui , une fois seulement , et je n'avais pas de marchandises , on m'a relâché ; c'est égal , j'ai eu une belle venette !

Il faut te dire que les douaniers dorment dans les saules à grosses têtes, les chiens se couchent au-dessous. Un soir, ces bêtes m'aperçoivent me fauflant (on dirait qu'ils nous connaissent rien qu'à notre air); les voilà qui courent d'un trait sur moi, attachés à deux par une corde assez longue, et avant que j'aie pu me cacher, ils m'enroulent les jambes chacun d'un côté, tiens, comme ça, en se rejoignant, et moi au milieu, — mais sans me mordre, — et les voilà qui se mettent à hurler, à hurler! Pas possible de faire un mouvement. Les douaniers accourent, — je suis pincé!... Par hasard j'avais les poches vides! — Ah! je l'ai arpenté le pays, sur les bords de la Lys et par les bois! — Quand on revenait éreinté, il fallait souvent repartir pour vendre les marchandises aux portes de Lille. Eh bien! si je rapportais quelques francs, je ne sentais plus mes jambes;

pourtant c'était terrible de courir la nuit, quand il gelait ! Mais la mère nous couvrait, nous lestait de bonne nourriture, et avant de partir, les jarrets bien graissés, sans cela, on aurait été raidi par le froid !.. Dame, on ne se reposait guère ; aussi, je me trouve au ciel maintenant ! » — « Je le crois bien, tu la passes douce près des bonnes sœurs ! » — C'est égal, au fond, sa vie à la belle étoile, les ruses, les courses à travers bois et plaines, me semblaient la chose la plus enviable, un jeu pour de bon. J'étais trop jeune pour comprendre les souffrances endurées par mon pauvre Auguste, l'épuisement de ses forces qui dût arrêter son développement physique, ébranler sa santé. — Je lui faisais recommencer sans cesse le récit de ses aventures, et je n'osais pas lui dire que pour une fois que j'avais fait la contrebande, le douanier m'avait rapporté

sur ses épaules , moi et mon paquet de tabac , en riant de mon inexpérience. C'eût été jouer un rôle de poule mouillée vis à vis de mon fin renard d'Auguste. Il me recommandait de ne rien dire de ses exploits , sa patronne lui ayant fait jurer le secret. — Bien des années après , nous avons parlé avec mon ami de son premier métier , nous étonnant que les administrateurs de l'Hôpital-Général n'aient pas eu connaissance de cette abominable spéculation. Il fallait qu'il y eût , parmi les inspecteurs , des amateurs d'objets prohibés. Quant à mon camarade , cet apprentissage n'eut d'autre résultat moral que de le mettre du parti des douaniers , avec un tel zèle , que je suis quelquefois tenté de le lui reprocher ; il tient quand même pour l'autorité... et les gendarmes ! C'est un conservateur.

---

V

Il y avait quatre mois que je travaillais chez M. Boucher, lorsqu'une circonstance m'en fit sortir brusquement. Une faute assez grave avait été commise par un des employés, près de l'endroit où je travaillais; mon patron, certain que je savais quel était le coupable, voulut me le faire dénoncer, je refusai. Dans son dépit, M. Boucher me donna un coup de pied; j'en fus si furieux que je guettai un moment favorable et rendis le coup de pied au patron! Puis, je m'esquivai sous

les voitures et pris ma course pour ne plus revenir. Il m'en coûta cher. Force me fut de dire à l'hôpital que je ne retournerais pas chez M. Boucher, parce qu'il m'avait frappé. J'élu dai la fin de l'aventure. Mais les sœurs n'entendaient pas la résistance et les caprices : être docile était la première vertu à leurs yeux. La sœur qui avait la direction de ma classe voulut me contraindre à retourner chez mon patron. C'était sœur Josèphe, une méridionale très noire, à la figure énergique, un caractère fait pour dompter. « Tu retourneras chez ton patron, me dit-elle, ou tu iras au cachot. »

Je demandai en vain à être envoyé ailleurs en apprentissage. Cette fantaisie exaspéra sœur Josèphe : « Là ou nulle part, il faut obéir. » — « Eh bien ! j'irai au cachot, mais comme je ne l'ai pas mérité, je m'y laisserai mourir de faim ! » J'avais

la tête faite comme ça. Cette menace acheva d'irriter la sœur ; elle me fit mettre ce que l'on appelait les *blocs* : c'étaient des cubes de bois massifs de trente-cinq centimètres sur quinze ; les uns s'adaptaient au-dessus de la cheville et traînaient aux pieds, tenus par une chaîne, les autres pendaient aux poignets. On avait échangé mes habits de drap contre des vêtements de toile, (uniforme de la prison), on avait mis des sabots à mes pieds nus ; nous étions en janvier et le cachot se trouvait dans une espèce de souterrain humide, glacial, un vrai cachot enfin. Au début, j'y passais la journée seulement, encore me permettait-on d'aller respirer pendant l'une des récréations ; à ce moment je consentais à prendre quelque nourriture dehors. Bientôt, je dépéris visiblement. Sœur Joséphe me demandait de temps à autre si je voulais retourner chez M. Boucher. Mon perpé-

tuel refus la fâcha tellement qu'elle jura de briser mon entêtement et de ne pas supporter l'indiscipline dont je donnais l'exemple ; on doubla mes blocs, voyant que je m'y accoutumais et que je commençais même à jouer malgré ces entraves. Les premiers temps, la quantité de rats qui couraient autour de moi dans la prison m'avait amusé ; je me faisais même un jeu de leurs sarabandes, et, passant un morceau de pain suspendu à une ficelle par les barreaux de ma lucarne qui donnait au-dessus d'une petite cour noire, je faisais sauter mes bêtes après cet appât ; mais plus tard, quand on me laissa la nuit dans le cachot, et que je me sentis faible et malade au milieu de ces voraces qui venaient par bandes jusqu'à moi, j'en eus peur. La prison était juste au-dessous de la chapelle, et le matin j'entendais mon heureux camarade Auguste y arriver avec

l'aumônier. Il y avait quelquefois d'autres enfants dans les cachots voisins , et ils profitaient de la présence des fidèles dans la chapelle pour crier : « A boire pour les prisonniers ! » d'une voix qu'ils rendaient lamentable à plaisir , et qui , montant de ces voûtes , allait certainement troubler le prêtre pendant qu'il officiait au nom du Dieu de miséricorde. La sœur, ne sachant comment me vaincre , parla de me mettre l'uniforme réservé aux voleurs : une veste blanche et jaune avec un grand V dans le dos ; mais je témoignai d'une exaltation si furieuse à cette nouvelle , que la sœur y renonça , craignant que je me portasse à quelque extrémité.

Si je n'avais résolu de dire toute la vérité sur ma vie , j'aurais certainement supprimé ce récit ; les sœurs nous prodiguaient en tant d'occasions une bonté maternelle , un dévouement que rien ne

lassait ni ne rebutait , qu'il m'est pénible de montrer le côté excessif de leurs principes. Sans elles, nous aurions été des pauvres choses vêtues et nourries, sans éveiller l'intérêt tendre d'aucun cœur , et cet incident n'ôte rien à la vivacité de ma reconnaissance. Les punitions barbares étaient beaucoup plus usitées partout à cette époque dans l'éducation des enfants, et les sœurs , en les employant quelquefois , croyaient que , par elles seules, on pouvait dominer les mauvaises passions qui résistaient à la douceur , et sauver nos âmes. Comme tout s'enchaîne dans l'existence , et que cet événement eut en moi un contre-coup physique et moral , je dois aller jusqu'au bout.

Sœur Josèphe, voyant ma pâleur et ma maigreur augmenter , résolut de brusquer le dénouement, espérant me dompter par des moyens plus durs encore. Il y avait

une huitaine de jours que j'étais au cachot, mes blocs avaient été doublés à nouveau ; une nuit, je fus enchaîné au mur de la prison. Décidé à ne pas manger dans le souterrain , je refusais le pain qu'on m'y apportait. Pendant deux jours, je fus laissé à l'abandon. Était-ce oublié ? Je ne le pense pas. On espérait que la faim me ferait crier grâce. Après le troisième jour, j'étais mourant ; quelqu'un de l'hospice entra enfin et me dit d'aller boire en haut. Mes jambes me soutenaient à peine , j'arrivai en me traînant jusqu'à une pièce où se trouvaient les religieuses. L'une d'elles , sœur Adélaïde , la préposée à l'infirmerie, venait de remplir son broc (ce que nous appelions, nous, un *charlet*) ; elle me le tendit, et j'y bus avec tant d'avidité qu'une sœur me dit : « Ne buvez pas si vite, mon enfant , vous allez vous faire mal. » Jusque-là je m'étais trouvé dans l'ombre ,

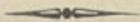
mais, tout à coup, un rayon de la lampe m'ayant éclairé, sœur Adélaïde laissa tomber son *charlet*, et s'approchant de moi tout émue : « Je vous en prie, Antoine, me dit-elle, retournez chez votre patron. » Je secouai négativement la tête, ajoutant avec cette solennité que donne l'approche de la mort : « Ma fin n'est plus éloignée. » — « Eh bien ! s'écria sœur Josèphe, emportée contre cet excès dernier de ma résistance, qu'il retourne au cachot, qu'il meure... c'est égal. » — « Je serai mort demain, dis-je en descendant tout chancelant l'escalier qui menait à la prison, oui, demain, et vous répondrez de moi devant Dieu. » Je ne sais comment ces paroles me vinrent à la bouche. En les prononçant, je me sentais le juge de la sœur, et quelque chose d'extraordinaire m'exaltait. Comme je suivais péniblement ma route vers le souterrain, j'entendis

sœur Josèphe au-dessus de moi qui disait : « Reconduisez-le au dortoir. » Quelques instants après , j'étais couché au milieu de mes camarades ; mais ces quelques jours de privations et de souffrances m'avaient tellement changé qu'ils ne me reconnurent pas et , me prenant pour un nouveau, ils se disposaient à me tourmenter, lorsque l'un d'eux , m'ayant examiné , s'écria : « Mais c'est Antoine ! » Alors , émus de pitié de mon changement , ils coururent chercher de petites provisions qu'ils gardaient en cachette et me firent manger. Les bruits effrayants qui circulaient sur les punitions qu'on m'infligeait au cachot avaient fait de moi l'objet de l'attention et de l'intérêt de tous ces garçons , jadis si cruels, et à dater de ce jour ils ne me tinrent plus à l'écart. J'étais libéré, on ne parla plus de la prison. Le lendemain de ma réintégration au dortoir j'allai , dès le

matin , à la classe comme les autres. La prière achevée , au moment où les enfants se relevaient , sœur Josèphe , qui était près de moi , me dit : « Vous , restez à genoux. » — « J'y suis , répondis-je. » Le fait est que je ne pouvais plus me relever , un vertige de faiblesse me clouait au sol , et bientôt je tombai évanoui. On me transporta hors de la classe ; l'air et l'eau fraîche me firent revenir à moi ; et , me refusant à aller à l'infirmerie , je rentrai dans la salle d'études et repris ma place à genoux , bravant , par mon obéissance même , celle qui avait exalté ma résistance jusqu'à la folie , presque jusqu'à la mort.

Convaincue , par ce dernier trait , de l'inutilité de la rigueur sur mon caractère , sœur Josèphe me dit : « Allons , mauvaise tête , asseyez-vous. » Il avait fallu cet excès de dureté pour rendre indomptable une nature malléable jusqu'à la faiblesse pour

tous ceux qui prenaient le chemin de la douceur ou me témoignaient quelque affection. Sœur Joséphe n'était pourtant pas méchante, mais elle ne connaissait pas d'autres moyens pour venir à bout de l'indiscipline des enfants. Ces moyens, quelquefois efficaces, le plus souvent pernicieux, avaient failli me tuer : ma santé en reçut pour toujours une atteinte profonde.



## VI.

Vers cette époque (1832), le choléra sévit terrible dans le département du Nord et fit beaucoup de victimes à l'Hôpital-Général; on y comptait jusqu'à trente morts par jour. Les vieillards surtout étaient frappés; une seule jeune fille succomba, mais le fléau n'atteignit pas un enfant. Le désarroi était tel qu'on n'avait plus le temps de nous surveiller. Les cercueils manquaient; à l'hôpital, on mettait les morts dans des sacs de toile et on les rangeait à l'écart dans une arrière-cour, où des chariots

venaient les prendre la nuit. Peu à peu nous nous étions accoutumés à voir passer ces tristes fardeaux, et malgré la défense d'en approcher, une singulière attraction nous ramenait toujours vers l'endroit lugubre où gisaient ces malheureux corps, dont les formes contorsionnées se dessinaient sous leur enveloppe de toile; nous les comptions, nous approchions toujours plus près de ces rangées fantastiques... « Ils ne me font pas peur à moi, » disait Auguste, « je les ai vus dans leur lit quand j'allais avec M. l'abbé leur porter le viatique ». Enfin, un bravache de notre bande proposa de jouer à cloche-pied par dessus les morts; il commença, et tous le suivirent, mais en gardant une terreur secrète de cette affreuse gymnastique ! Peu après la fin de l'épidémie, on annonça la visite du roi Louis-Philippe à l'Hôpital-Général. Tout le monde se mit

en mouvement pour les préparatifs ; il nous semblait qu'à dater de ce jour providentiel, tout irait à souhait dans notre établissement ; on ne parlait que de réformes, d'abus supprimés, etc. J'en conclus que le roi serait saisi d'une sainte indignation s'il apprenait à quels traitements j'avais été soumis, et m'étant monté la tête, je résolus de lui parler, afin surtout d'obtenir qu'on me laissât retourner en apprentissage, (ce à quoi sœur Josèphe continuait à s'opposer absolument). Alors ce ne furent plus dans mon esprit, nuit et jour, que harangues faites et défaites ; le moment où je pourrais aborder le roi était ce qui m'embarrassait le plus... Pendant que je me rompais la tête à ces chimères, le grand jour arriva. — Ce fut dès l'aurore un remue-ménage indescriptible ; on nous fit endosser des habits neufs, tout ce qui pouvait nous faire paraître aussi frais et aussi reluisants

que possible. Quand je me vis si superbe , une idée subite bouleversa mes projets d'orateur : « Si je profitais tout simplement de ma toilette et du trouble causé par l'arrivée du roi , pour courir la ville en quête d'un patron ? » Le roi, mes discours, tout fut oublié... Jamais je ne retrouverais une pareille occasion ! Sans plus balancer je m'évadai et j'allai tout droit, rue de la Grande-Chaussée , chez un fabricant de voitures nommé Paquet. J'y fus reçu par son contre-maître, qui me dit : « Que sais-tu faire ? » — « Tout, » répondis-je, électrisé par l'espoir de reprendre du travail. — « Et combien gagnes-tu par semaine ? » — « Deux francs cinquante. » C'était un pur mensonge , je n'avais jamais gagné plus de cinq sous comme apprenti ; mais j'avais conscience d'avoir beaucoup appris et de valoir le salaire demandé. Le contre-maître me fit faire, séance tenante, quelques essais,

mon adresse parut le surprendre ; il m'accepta, me disant : « Tu seras à mes gages, je me charge de toi. » J'étais dans l'enthousiasme ! Mais il fallut expliquer l'embarras où je me trouvais pour me replacer, ma fuite clandestine de l'hôpital, toute l'histoire, enfin. Nous convînmes avec le contre-maître qu'il viendrait me demander au nom de son patron. Nous fabriquâmes, tant bien que mal, un petit conte qui devait persuader le cœur même de sœur Josèphe !

Je rentrai bien ému et si absorbé par mon espoir et mes craintes, que je ne m'inquiétai guère de la visite royale. Elle était terminée et occupait toutes les langues ; l'hôpital en gardait un air de fête. Cette visite devait d'ailleurs exercer une influence capitale sur notre établissement, en donnant le signal de réformes humaines et pratiques, qui furent exécutées par un homme de bien, l'inspecteur-général des

hôpitaux du département. Il supprima d'abord les instruments de punitions corporelles, le cachot ; les fameux *blocs* n'existerent plus qu'à l'état de curiosité historique. De plus, on décida qu'il valait mieux laisser aux malades, aux vieillards et aux enfants, l'emplacement occupé par les fabriques, métiers, etc., lesquels étaient devenus très coûteux et faisaient des apprentis médiocres, les progrès de ces diverses fabrications ne pénétrant qu'imparfaitement jusqu'à nous.

Le lendemain de ce grand événement, de ce jour qui avait aussi décidé de tout mon avenir, le contre-maître de M. Paquet vint demander à l'hôpital que je fusse employé dans sa maison. Après quelques pourparlers, on consentit à m'y laisser aller, et j'eus la joie d'apprendre que j'étais attendu le jour suivant rue de la Grande-Chaussée. J'allais être, non pas employé du patron,

mais d'Henri La Motte, son contre-maître, qui se chargeait personnellement de moi, comme il avait été convenu entre nous. Grâce à lui, disait-il, je deviendrais habile et savant. Pénétré de reconnaissance, je remis mon sort entre ses mains. Tout de suite je montrai un si grand zèle qu'on me jugea bientôt digne de gagner trois francs par semaine, plus les six francs par mois versés à l'Hôpital-Général. La Motte touchait mes appointements. Le travail me passionnait, j'aimais à faire des surprises de mon habileté et de ma bonne volonté; je me souviens, entre autres, d'une voiture que l'on jugeait impossible de terminer au jour promis; je la ponceai en cachette, pendant un jour de fête, et m'en tirai si bien, que le patron fut aussi content qu'étonné le lendemain matin en voyant mon travail. J'avais tant observé les *malins* de chez M. Boucher, que je surpris quelques

procédés ingénieux qui furent profitables à notre maison ; ils eurent de plus le mérite de me faire tirer de la misère un pauvre homme , fort incapable dans notre métier ; c'était un Polonais qui me paraissait déjà âgé , on le renvoyait de partout à cause de sa maladresse. Je lui appris à poncer les voitures , et au bout de quinze jours , il put gagner sa vie. — Je ne pensais qu'à courir à l'ouvrage , et la discipline de l'hôpital , en m'entravant , me devenait insupportable. Pour m'y soustraire , tous les moyens étaient bons. J'escaladais souvent les murs à l'aide des voitures de charbon qui stationnaient à côté , les pyramides de sacs atteignaient au sommet ; une fois grimpé dessus on se laissait facilement glisser jusqu'au sol. Auguste , avec son air de petit saint , imitait mon escalade à l'occasion ; car il était aussi acharné au travail , ambitieux de parvenir , et , depuis

qu'il était occupé chez un commerçant, il délaissait les douceurs de la sacristie. Le soir, quand je rentrais clandestinement à l'hôpital après l'heure du coucher, je trouvais plus d'une fois mon petit enragé achevant quelque besogne avec d'autres gamins de son état, installés dans une grande pièce qui ouvrait sur de fort vilains endroits, gelant l'hiver dans leur simple vêtement de nuit. Rien ne les rebutait. Lorsque la besogne pressait, Auguste entraînait ses compagnons apprentis à cette veillée, qui se prolongeait parfois une partie de la nuit, à la lueur d'une chandelle collée au mur.— Mon travail me retenait souvent en ville, au-delà de l'heure prescrite pour la rentrée; dans ce cas, je me glissais dans le tour, et, comme au soir où l'on m'avait abandonné, le carillon appelait la surveillante. A cette époque, la préposée au tour était Élise

de Péronne, ma sœur de lait. Elle accourait à l'appel, faisait tourner mon refuge, et poussait un cri en voyant à la place du poupon un gros gaillard tout barbouillé, qui sautait à terre en disant : « Chut ! c'est Antoine. » Élise se croyait obligée de me gronder, je la laissais dire en la suivant, toujours sûr d'obtenir d'elle un morceau de quelque chose pour souper. Puis il fallait remonter à tâtons au dortoir, à travers le dédale des escaliers et des corridors. Quoique je fusse familiarisé avec ces détours, je me perdais souvent dans l'obscurité, errant, et anxieux de me tromper de porte. Cela m'arriva une fois : entendant des voix confuses, je me crus à destination, j'ouvris une porte et me trouvai au milieu des sœurs en prières. Ma fuite bruyante et précipitée dut les laisser en grand émoi. Une autre nuit, je fus surpris par des religieuses qui avaient entendu mes pas ;

dissimulé dans l'embrasure d'une porte , quand la lumière des sœurs en recherche fut à portée de mon souffle , je l'éteignis avant qu'on eût pu me voir , et me sauvant , je laissai les pauvres filles dans une telle épouvante que je parvins à regagner le dortoir sans être inquiété. Après ces rentrées tardives , je me glissais prestement au lit , cachant sous mon oreiller quelque morceau de charcuterie acheté en ville et destiné à apaiser au réveil mon appétit de croissance.— Je frémis en pensant au mélange de ces parfums de porc et de peinture à l'essence qui présidait à mon sommeil et à celui de mes camarades ! — Malgré tout , ces années de début au travail furent heureuses. Possédé par l'activité d'une besogne que j'aimais , sans soupçon des chagrins qui m'attendaient , j'avais ce qui fait que toute vie semble bonne , fût-elle présentement médiocre : la confiance dans un

avenir embelli des projets de l'espérance !

Je revoyais assez souvent ma bonne mère nourrice ; elle faisait bravement ses trois lieues les dimanches où elle était libre, et m'apportait quelques petites choses à manger ; elle était contente de m'embrasser, d'écouter mes récits ; nous passions de bons moments ensemble. Mais , quand je retournais à Péronne-Mélantois, malgré le plaisir de revoir Thérèse et notre chez nous , tout me paraissait extrêmement pauvre et étroit. Mon séjour à la ville , mon nouvel état lucratif me donnaient à mes propres yeux une certaine importance dans ce milieu rustique ; impression qui était augmentée par l'empressement des voisins à venir me voir. Je dois dire que , malgré mon inaltérable tendresse pour Thérèse , j'étais dès ce moment absorbé par mes occupations , mes projets.

... Hélas ! la vie est si promptement

dévorée que, lorsque je pus enfin faire halte, je m'aperçus avec douleur que je n'avais pas donné à cette excellente mère les témoignages de reconnaissance qui eussent adouci sa vieillesse.



VII.

A la fin de mon séjour à l'Hôpital-Général, il survint un malheur qui nous frappa et nous émut vivement. Un dimanche, l'un de nos camarades avait été se baigner au canal. Après son départ on vit arriver en équipage des dames qui le demandèrent, disant qu'elles désiraient l'emmener en promenade. Chacun soupçonna de riches parents retrouvés, et le petit Olivier fut attendu avec impatience. C'était l'heure de l'office ; cet instant m'est resté présent, et jusqu'au temps qu'il

faisait ! Pendant qu'on cherchait le pauvre enfant , une rumeur se fit dans la rue , des cris : « Il s'est noyé ! » arrivèrent jusqu'à nous , et , comme tous se précipitaient vers la porte , un lugubre cortège parut ; le corps d'Olivier était rapporté sur un brancard . Notre saisissement fut si violent que nous restâmes silencieux , écoutant le tumulte des paroles de ceux qui avaient vu et repêché le pauvre petit . — Il s'était noyé en tombant sur un pieu caché sous l'eau . — Les dames qui attendaient Olivier partirent en pleurant . L'incident de cette visite , la circonstance tragique qui le suivit , donnèrent aux conjectures force de réalité ; on assura qu'Olivier allait être reconnu par sa famille , et qu'à l'heure où il mourait , un brillant avenir s'ouvrait devant lui . Quelle part de vérité y avait-il dans ce récit ? Je l'ignore ; il a continué à s'associer dans mon souvenir à la douce

figure du petit mort. Je revois encore sa pose innocente, et ses prunelles bleues dont le regard se perdait sous ses longs cils mouillés.

Ainsi surgissent, au milieu de la monotonie des souvenirs, les impressions qui font relief; je les dis au courant de ma mémoire; ce sont les points de repère à l'aide desquels je tâche de reconstituer le voyage de ma vie.

Les heures consacrées aux offices ne me paraissaient pas longues malgré ma vivacité. Outre le sentiment de piété que j'y apportais, je trouvais à l'église l'attrait des *images*. Les *images* chez nous sont souvent des tableaux de maître, que tout le monde tient en grande vénération et que les enfants apprennent à admirer. Notre chapelle possédait une *Adoration des Bergers*, de Van Dyck; de ma place je la voyais et ne pouvais en détacher mes yeux. Le charme que

la peinture devait exercer sur moi , se manifestait déjà ; aussi ne s'étonnera-t-on pas de mon émotion , quand , un dimanche , en jouant sur la place de l'hôpital , j'aperçus une fumée épaisse s'échappant du toit de la chapelle. Je courus donner l'alarme , le feu avait pris dans un magasin situé au-dessus de l'église , et bientôt les flammes s'en élancèrent ardentes vers le ciel ; une crainte affreuse m'avait saisi , le Van Dyck allait peut-être périr ! On n'y pensait pas. — Les pompiers étaient à l'œuvre ; je me faufilai près d'eux malgré la défense , les suppliant de me donner une échelle pour aller décrocher le tableau. Ils s'y refusèrent , mais voyant l'impétuosité de mon chagrin , ils me rassurèrent. Le feu fut d'ailleurs promptement éteint , et , le lendemain , je revis mon *ami* à sa place , dans le triomphe de ses belles couleurs. Je lui lançai un regard qui

signifiait assez : « J'ai veillé sur toi , je t'aurais sauvé au péril de ma vie. »

Mes promenades au musée de Lille avaient aussi beaucoup contribué à développer ma passion pour la peinture. M. La Motte en fut frappé, et dès lors il eut l'idée d'entreprendre avec moi le commerce des tableaux. Mais, à cette époque, j'étais astreint à la discipline de l'hôpital. L'heure fixe des repas, de la rentrée du soir nous gênait. Les progrès que j'avais faits dans mon métier me rendaient chaque jour plus utile ; bientôt je devais échapper à ces entraves par une circonstance inattendue. Une terrible maladie faillit m'emporter. Je languissais sans qu'on gardât le moindre espoir de guérison , lorsque, par une fantaisie de malade, je demandai à quitter mon lit de l'infirmerie. En tout autre cas je ne l'aurais pas obtenu ; le règlement était formel : rester à demeure

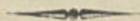
à l'hôpital jusqu'à l'âge de dix-huit ans,— et je n'en avais que quatorze. — Mais mon état paraissait si désespéré, qu'on ne vit sans doute pas d'inconvénient à me laisser aller mourir où bon me semblerait. Je cédai mon lit, et fus transporté, sur ma demande, chez le docteur Léonard. La Motte me témoignait la plus vive sollicitude. Nous étions dans le dénûment causé par sa dissipation. Il faisait donc de véritables sacrifices, en ne ménageant rien pour me sauver. Il y parvint avec l'aide du bon M. Léonard et du docteur Lestibouois.

J'étais si fortement atteint, qu'en arrivant rue des Arts, à la chambre du contre-maître, la logeuse refusa de me laisser monter dans l'état où elle me voyait, ne voulant pas d'un mourant dans sa maison. D'un geste, La Motte la repoussa. C'est sur son lit que je fus couché. Le méde-

cin avait ordonné des remèdes énergiques. La Motte voulut être seul à me soigner. J'avais conscience de la gravité de mon état, et je suivais des yeux comme de l'esprit, avec une véritable anxiété, l'ami qui cherchait à m'arracher à la mort. Dans son modeste réduit où tout manquait, je le vis ouvrir un placard, il déplia lentement la dernière chemise qu'il conservait, et la déchira pour faire des bandes dont le médecin avait besoin. — Je ne peux exprimer quelle fut ma reconnaissance pour mon ami, mon protecteur ! J'incarnai en lui mes tendresses d'abandonné. Qui m'aurait ainsi veillé, soigné, se privant même du nécessaire pour le pauvre enfant de l'hôpital ! — Henri ne manquait pas de m'entretenir dans ces sentiments enthousiastes ; il me

disait : « Quoi que tu fasses, mon pauvre Antoine, tu ne pourras pas t'acquitter envers moi. »

Comment aurais-je pu deviner que ce qu'il craignait tant de perdre, ce n'était pas l'ami, mais l'instrument de travail dont il avait compris la valeur !



### VIII.

Peu après, je touchai ma masse, qui était de cinquante francs; cette petite somme devint le point de départ de nos achats de tableaux anciens.

Pour la première fois depuis le bon temps passé au village de Péronne, je pus jouir d'un peu de liberté; les quelques loisirs de ma nouvelle existence eurent, au début, une saveur délicieuse. Je courais la campagne, retrouvant mes impressions d'enfance avivées par une longue privation. C'était pendant la belle saison, j'allais

m'installer à pêcher dans quelque coin bien touffu , ma chienne couchée à mes pieds , et tout en observant les frissons de ma ligne, j'aspirais à pleins poumons le grand air... et je m'absorbais , ravi , dans la nature retrouvée.

A ce moment , La Motte occupait une petite chambre en ville , nous vivions en bonne intelligence , grâce à ma docilité et à ma considération aveugle pour lui. Il avait quinze ans de plus que moi , ce qui lui rendait l'autorité plus facile encore. Dès l'abord , il avait cherché à m'en imposer ; outre les talents dont il se gratifiait, son titre , la richesse de sa famille , tout fut étalé pompeusement devant moi. Il n'y avait de vrai dans tout cela que le titre : le baron Henri de La Motte-Fouquet était de très noble lignée. Sa famille , rejetée de France avec tant d'autres, lors de la révocation de l'Édit de Nantes , avait long-

temps prospéré en Allemagne. Le frère aîné de mon associé vivait dans l'opulence à Cologne. Henri l'accusait d'avarice, et me faisait mille contes pour dissimuler ses propres désordres, seule cause de sa pauvreté. Pour ma part, je demeurais persuadé que tout bien me venait de lui, quoi que nos essais de brocantage dûssent leurs premiers succès à une découverte de mon fait, et leurs premiers fonds à ma masse de l'hôpital.

J'avais dix-huit ans lors de l'achat de notre premier tableau, et je ne me rappelle pas sans un battement de cœur le jour où je trouvai cette dramatique esquisse de l'Élévation en Croix, toute noircie, aux murs d'un pauvre logis de religieuses. Spontanément, ce tableau fit revivre à mes yeux nos plus grands maîtres Flamands, ceux que j'avais déjà tant observés dans notre musée de Lille et nos églises.

Cette toile, me dit-on, avait été sauvée par deux religieuses, d'un couvent de Courtray que la Révolution avait dispersé. Je l'acquis pour la somme de quatre-vingt francs, et l'emportai en triomphe. A ma grande surprise, de La Motte fit des objections. Sans me rebuter, j'essayai de faire disparaître les taches qui obscurcissaient les beaux tons de mon cher tableau. Connaissant quelques procédés, j'y parvins passablement, et je le vernis à la hâte. J'allai proposer cette toile à un amateur, le docteur Escallier, qui me l'acheta trois cents francs. « Tu as raison, petit, me dit-il, cette esquisse doit être de Van Dyck. » J'eus le bonheur de rentrer peu après en possession de cette belle œuvre; le docteur Escallier consentit à me la céder pour le prix d'achat et un bon tableau de Rotenamer, peintre allemand. Mon Van Dyck, car c'en était bien un, fut définitivement

acquis par M. Maillard , de Boulogne ; il me le paya mille francs , et devait bientôt en refuser dix mille. — Mes premières recherches furent heureuses. A cette époque notre département était encore très riche en tableaux anciens. On les retrouvait de côté et d'autre , moisissant dans une boutique de bric-à-brac , dans de pauvres intérieurs , ou dans quelque sacristie obscure.

Nous fûmes associés de fait, Henri de La Motte et moi , dès 1834 , sans cesser toutefois de travailler une partie de la semaine chez M. Paquet. Les jours de liberté, je commençais à parcourir les villes voisines , alléché par mes précédentes découvertes , guidé par les indications , quelquefois les légendes des gens du pays. Ces courses étaient un grand plaisir, je me sentais *du flair* , mon goût se formait , et j'en avais conscience en dépit des rebuf-

fade de mon ami ; lui , au contraire , n'avait pas l'intuition , il achetait sans discernement , et j'étais souvent stupéfait de son admiration pour des œuvres qui me semblaient fort médiocres . Je le voyais s'aigrir contre moi de jour en jour .

Quand j'avais vu le tableau d'un maître , je me pénétrais si bien de son coloris , de sa touche , de ses procédés , que partout je le reconnaissais , fût-ce sur le fragment le plus détérioré . Avec quelle patience j'essayais d'enlever de ces vieilles toiles , de ces panneaux vermoulus , les souillures du temps ou des mains profanes , les vernis noirs et craquelés , les *repeints* ! Quelle joie , lorsque je parvenais à faire reparaître un contour , un détail ; quand les modelés , les fines nuances , les tons brillants , les transparences , se dégageaient peu à peu , et que l'intention du maître , sa pensée si longtemps altérée , se déga-

gaient dans leur radieuse résurrection ! Telle a été ma tâche , modeste et impersonnelle, mais non sans jouissance et sans émotions.

Avant d'avoir acquis l'expérience dans l'art de la restauration , est-il besoin de dire que je commis plus d'une erreur, et que je fis des essais malheureux ! Ces vieux vernis qui soulevaient la peinture , quelle était leur composition ? Et comment s'y prendre pour les enlever sans altérer les dessous ?... Il me fallut une longue étude, une observation minutieuse pour parvenir à des résultats parfaits. Je pleure encore les victimes de mes débuts ! Longtemps je fus arrêté dans l'opération si difficile et si périlleuse du rentoilage ; mais à force de précautions et de recherches , je découvris un procédé qui me permit enfin de restituer intacte , sur une toile neuve , la peinture prête à se détacher entre son

verniss trop sec et sa toile rongée. Ce fut un beau jour que celui de la réussite complète de ce procédé, qui me permit de sauver bien des œuvres que le temps allait achever de détruire.



IX.

Pour en revenir à nos premières années de brocantage, nous étendions de jour en jour nos opérations, allant d'abord dans les villes environnantes, pour les recherches ou pour la vente, puis plus loin, à Boulogne, à Calais, etc. Nous commencions à être connus, l'argent rentrait, — de La Motte le mettait en caisse, disait-il, tenant les comptes. Et je n'en eus d'abord nul souci, quoique je visse l'argent nous manquer au moment même où nous venions de toucher des sommes

assez rondes. Je souffrais seulement de la malveillance d'Henri pour moi. Chaque fois que je rapportais une bonne acquisition ou que je lui montrais quelque amélioration dans mon travail, il ne savait que m'accuser d'ignorance. Ma colère passée, je tâchais d'excuser Henri vis à vis de moi-même. Il fallut bien des blessures pour ébranler un si profond attachement !

En 1837, nous songeâmes à quitter le département du Nord, où nous avions à peu près épuisé l'achat et la vente des tableaux anciens. Boulogne nous attirait, nous y avions des relations de bon augure pour nos affaires; bref, nous allâmes nous y établir, dans la rue de l'Écu; le nom d'Henri de La Motte, principal associé, devint la raison commerciale, et bientôt on ne me connut plus que sous le nom d'Antoine de La Motte. Henri était l'homme d'affaires et moi le restaurateur de tableaux.

Au début, ne trouvant pas de besogne suffisante pour occuper mon extrême activité et fournir aux dépenses de mon insatiable associé, je m'occupai de daguerréotype. Ce fut un coup de fortune. Dès la première année, mes portraits nous rapportèrent six mille cinq cents francs. La vogue attira dans notre atelier les personnes les plus élégantes de la ville. — Mais bientôt notre réputation de restaurateurs de tableaux s'étendit, et ce travail me prit tout entier. Nous étions appelés de tous côtés et jusqu'en Angleterre.

Ainsi lancé dans une carrière que j'aimais avec passion, j'appréhendais de passer sept années au service militaire, et je voulus m'assurer contre la conscription. Il ne fallait pas songer à demander la somme nécessaire à mon associé; il n'avait jamais de réserves. J'eus donc recours à la vente d'un tableau que j'avais

acheté cinq ans plus tôt à Tournai , pour la somme de vingt francs : c'était une *Décollation de St-Jean Baptiste* que j'attribuais à Liévens, élève de Rembrandt. Je l'avais rapporté de Tournai à Lille sur ma tête , quoique ce fût une toile de 1 m. 40 sur 1 m. 30. Après un nettoyage élémentaire, (je n'avais pas dix-huit ans!), ce tableau fut vendu six cents francs à M. Guillemain de Cambrai; trois ans après, je proposai à M. Guillemain de le lui racheter pour le même prix , en y ajoutant une belle copie d'après Rubens ; il y consentit, et c'est cette œuvre de Liévens que j'allai vendre à Reims pour payer mon remplaçant. Elle fut achetée mille francs par un amateur de l'École de Rembrandt qui me promit la somme à temps pour que mon sort fût réglé selon mon désir. Au jour dit , ne voyant rien arriver, j'étais en proie à une inquiétude indescriptible... Enfin ,

vers le soir, je reçus le bienheureux billet !  
— Je pus donc continuer mon travail, qu'une interruption de sept années eût entravé pour toujours.

C'est l'année suivante (1840) que je fus témoin de la descente du prince Louis Bonaparte à Boulogne. L'affaire était mieux montée qu'on ne le croit généralement. J'en ai connu bien des détails curieux, et longtemps les cinq proclamations du prince restèrent entre mes mains ; trois seulement ont été livrées à la publicité.

Notre association prospérait, en même temps que nos rapports d'associés devenaient plus difficiles. Je ne pouvais être toujours dupé et frustré. Non seulement je ne touchais aucune rémunération, mais l'honneur même de mes travaux ne m'était pas réservé. C'est dans ces conditions que j'exécutai la restauration de la *Descente de Croix* par Rubens, à l'église de Notre-

Dame de St-Omer (1838), celle de la *Mise au Tombeau* par Crayer, l'année suivante, et, en 1840, celle d'un grand tableau de Gérard Seghers, pour la ville de Calais. Outre ces travaux importants, nombre de toiles célèbres passèrent par mes mains pendant les neuf années de notre séjour à Boulogne, et je puis dire que j'y acquis une expérience consommée.

A cette époque, Henri eut la visite de son frère aîné, M. Frédéric de La Motte; cet homme affable me témoigna un intérêt dont je fus touché. Après son départ, Henri ne songea plus qu'à aller le rejoindre à Cologne; il le croyait riche, et M. Frédéric n'avait pas d'enfants. Ces projets prirent d'autant plus de consistance, que notre vie en commun devenait chaque jour plus pénible et notre association plus pesante. Non seulement les désordres d'Henri de La Motte englou-

tissaient la plus grosse part de notre gain; mais sa jalousie contre moi le rendait si acerbe, si cruel même, que ma vie était un martyre. — Dès ce moment, nos rapports devinrent singulièrement tendus, et j'aurais rompu l'association, si un sentiment de chien fidèle ne m'avait encore rivé à Henri, que j'avais si longtemps considéré comme mon appui, mon unique ami en ce monde. Je restai donc, mais en souffrant cruellement.

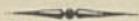
De La Motte, de son côté, s'était dégoûté de Boulogne où sa conduite déréglée lui avait fait perdre toute considération. Il fut convenu que nous irions à Cologne près de M. Frédéric. Cette perspective ne me déplaisait pas; j'allais faire un beau voyage et de nouvelles explorations, me rapprocher d'un homme bienveillant, et, enfin, quitter cette ville de Boulogne où j'avais mené une si triste vie avec mon asso-

cié, et connu des déceptions si douloureuses !

Des sommes considérables que nous avions gagnées, il ne nous restait qu'un capital de dix-sept mille francs; mais nous possédions une collection de bons tableaux. Avant de quitter la France, j'allai dire adieu à ma mère nourrice, que je n'avais pas revue depuis neuf ans ! Je rapportais à Péronne un cœur aussi chagrin, un sentiment d'abandon presque aussi poignant que le jour où j'étais revenu de l'Hôpital-Général avec la déchirante pensée que Thérèse n'était pas ma mère ! Pourtant je fus réconforté par la joie de l'excellente femme : « J'étais bien sûre que tu ne m'avais pas oubliée, » disait-elle. « Chaque jour des Rois ton couvert était mis, et je disais aux enfants — qui te croyaient mort : — Non, non, mon *Antone* reviendra ! » Ainsi parlait la chère créature,

et je passai près d'elle une douce journée tranquille qui m'apaisa. Nous nous entretenimes de mes projets, un peu de mes chagrins ; je promis de revenir avant le grand départ, laissant mes trois chiens en gage. Après avoir terminé mes affaires dans le département et mes préparatifs de voyage, qui m'avaient pris plus de temps que je ne le pensais, j'allai embrasser Thérèse une dernière fois. Je m'aperçus avec confusion que je n'avais pas donné assez d'argent pour nourrir mes chiens, pendant cette prolongation d'absence, et qu'on s'était privé de nourriture à la maison pour ne pas les laisser dépérir ! Je m'empressai de réparer des torts, dus à une incorrigible étourderie, et je me séparai, hélas ! pour toujours de ma mère d'adoption. « Tu nous reviendras riche, *Antone*, » disait-elle en riant à travers ses larmes, et un jour des Rois tu arriveras prendre ta

place en criant de ta bonne voix : « Maman Thérèse , me voilà ! » — Ah ! ma chère bien-aimée , que ne t'ai-je donné cette joie !... Oui , garde-moi ma place près de toi , car tu es riche à ton tour , riche par les vertus de ton grand et simple cœur .



X.

Au moment de quitter le Nord , Henri reçut de son frère aîné une lettre qui le jeta dans la consternation. M. Frédéric de La Motte était ruiné. Nous devions apprendre de lui-même, à Bruxelles, où il nous donnait rendez-vous , les détails de la catastrophe. Henri, loin de le ménager, l'accabla des plus durs reproches ; j'en fus indigné. J'accompagnai M. Frédéric à Cologne, où il eut la bonté de faire les démarches nécessaires pour que son frère pût rentrer en Allemagne, sans encourir la peine réservée

à ceux qui ne se présentent pas à la conscription. Je revins trouver Henri à Bruxelles. Quelques tournées d'affaires nous retinrent dans les Pays-Bas, où je fis une étude approfondie des maîtres flamands et hollandais, dans les admirables musées de ces pays si riches en chefs-d'œuvre. Je me serais longtemps oublié dans cet enchantement, si la grâce d'Henri n'était venue déterminer notre départ pour Cologne. Je sentais bien que notre association touchait à son terme; j'avais perdu une à une toutes mes illusions, et cependant je m'accrochais lâchement à ce fantôme d'amitié. En perdant la foi en sa droiture et en son affection, il me semblait que tout allait me manquer dans la vie, qu'aucun lien ne m'y rattacherait plus. C'est dans de telles dispositions que j'arrivai chez M. Frédéric (1847); il nous obligea à accepter son hospitalité.

Ces trois ou quatre derniers mois passés

sous le même toit qu'Henri furent les plus cruels de mon existence ; il ne me dissimulait plus ses mauvais sentiments, et chaque jour amenait des scènes plus pénibles. J'étais las , ulcéré jusqu'au fond de l'âme... Si je n'avais été raffermi par quelques personnes de bien , et par l'effort de ma propre conscience , je crois que j'eusse mis fin à mes jours. Décidé à ne pas renouveler un contrat avec Henri , j'abordai les questions d'affaires et demandai le partage des biens de l'association. Il y consentit , et nous quitta peu à près. — Je ne devais plus le revoir. — Une vie de désordres et d'aventures le conduisit à une fin prématurée ; c'est à Francfort qu'il s'éteignit , dans le dénûment. Je me rendis à la cérémonie funèbre. Devant son cercueil les souvenirs de notre ancienne amitié se réveillèrent et je fus seul à le pleurer !

XI.

Le partage m'avait constitué un petit capital et une collection de tableaux remarquables sur lesquels je gagnai cinquante-cinq mille francs, quoique j'eusse conservé plusieurs toiles précieuses. — Une autre vie allait commencer pour moi. Déjà attaché à M. et M<sup>me</sup> de La Motte, je ne songeais plus qu'à rester près d'eux. En partant pour Cologne, je les croyais riches, heureux, j'avais compté sur leur appui ; je les trouvais ruinés... M. Frédéric était à la fois banquier et armateur, périlleux négoce

qui, après l'avoir enrichi, lui fit connaître les jours d'angoisses, les engloutissements inattendus. Pendant cette crise qui eût pu être surmontée, un associé fripon s'esquiva avec ce qui restait de bonnes valeurs dans la maison, laissant son répondant ruiné aux prises avec les créanciers.

M. et M<sup>me</sup> de La Motte, après avoir donné tout ce qu'ils possédaient, restaient encore redevables d'une somme de 80,000 fr. environ, à un âge où l'on n'a plus l'espoir de se relever par le travail. Je tranquillisai mes vieux amis et m'installai avec eux et leur servante, la fidèle Léna, qui avait voulu partager leur mauvaise fortune. Cette brave fille s'était élevée au-dessus de sa condition par ses vertus, son dévouement désintéressé, et faisait réellement partie de la famille.— M. de La Motte devait s'occuper de ma correspondance, et sa connaissance de l'allemand me fut précieuse au début

de mon séjour. — Dans cette belle ville toute pleine des souvenirs du passé, j'allais découvrir des trésors. Les amateurs d'art ne l'avaient point explorée. Dès que mon état et mes recherches furent connus, les brocanteurs, les juifs, m'apportaient tout ce qu'ils trouvaient en peintures anciennes; moi-même, je furetais de côté et d'autre; bientôt je fus convaincu qu'il y avait une École de primitifs Coloniais d'un génie absolument original; mais leurs tableaux disséminés, à l'abandon, restaient pour la plupart inconnus. Toutefois, deux noms, Loëckner et maître Wilhelm, avaient laissé quelque trace de leur renommée, et plusieurs œuvres merveilleuses, sans signature, leur étaient attribuées par la légende. Je pris grand intérêt à la découverte de ces puissants primitifs à la touche moelleuse, au chaud et transparent coloris, chez lesquels s'unissent tant de qualités fortes et

gracieuses , et une puissance d'expression morale dont l'intensité n'a peut-être pas été égalée. — Tout en m'occupant de mes travaux , je réunissais peu à peu une collection d'œuvres choisies , poursuivant le projet dès longtemps caressé , de laisser après moi , à ma ville natale , un souvenir qui fût digne de son beau musée.

Notre vie s'était casée fort doucement ; pour la première fois , je me sentais un foyer , presque une famille ! Quand nous soupions tous les quatre autour de notre table gaîment éclairée , Léna se levant pour nous servir , j'éprouvais un étonnement , une joie attendrie , dont mes amis ne se doutaient guère ! Je m'attachais à eux avec cette vivacité passionnée , que ceux-là seuls gardent dans le cœur , qui ont très peu reçu et beaucoup à donner. J'en vins même à souffrir lorsque quelque circonstance me rappelait que je n'étais rien

à M. et M<sup>me</sup> de La Motte. Ainsi, à la Noël, mes amis ménageaient des surprises, de petits cadeaux à leurs proches parents, et moi, grand enfant, je me sentais une blessure d'être oublié! La bonne Léna lut sans doute cette impression sur mon visage, qui ne sait rien cacher, car, à la Noël suivante, elle m'offrit un modeste ouvrage de ses mains. Ma joie fut si vive en cette occasion qu'elle frappa mes amis; ils ne manquèrent plus de m'offrir à cette date quelques petits présents. Je leur en ai gardé une sincère gratitude, en dépit de ces lignes éloquentes trouvées, après la mort de M. de La Motte, sur le livre où il portait les sommes prélevées sur ma caisse personnelle: « Un cadeau pour Antoine, tant... — On n'est pas difficile en fait de manifestations de tendresse quand on a passé par le tour de l'Hôpital-Général!

Quoi qu'il en soit, je pus enfin trouver le bonheur près de ces paisibles vieillards, me plaisant à les soigner, à me croire un peu à eux. Ma bourse était celle de Frédéric de La Motte, il le croyait et je ne l'en dissuadais pas. A un seul de ses désirs, je me refusai toujours obstinément; il voulait s'associer avec moi. Outre que cette association eût été dérisoire puisque j'apportais tout et lui rien, j'étais décidé à ne plus aliéner ma liberté, après la triste expérience que je venais de faire! — La situation de M. de La Motte devait d'ailleurs s'améliorer sensiblement, grâce à quelques valeurs qui se relevèrent et à des intérêts accumulés. A sa mort il laissa une fortune de cent mille francs. — Mais je reviens à des temps plus heureux.

Tout me plaisait dans cette ville de Cologne, ses vieux et somptueux monuments, merveilles d'art et vivants souvenirs.

La persécution des premiers chrétiens fut terrible à Cologne, il y eut certainement des hécatombes de martyrs, leurs crânes et leurs ossements recueillis forment de véritables murailles. Le massacre de Sainte Ursule et de ses compagnes n'est pas là une légende poétique, mais une réalité qui a conservé en traversant les siècles son émotion poignante. La cathédrale domine de son imposante majesté la majesté du fleuve qui coule à ses pieds, elle semble avoir voulu porter le triomphe de la foi jusqu'au ciel.— La population rhénane est aimable, artiste et vive, mêlée de race latine, fortement attachée au culte catholique, au souvenir de sa grandeur et de son indépendance évanouies.

Dès mes débuts à Cologne, mes affaires prirent un tour favorable, la découverte de quelques œuvres de vieux maîtres colons, leur restauration, attirèrent d'abord

des curieux sans but , puis des amateurs , des étrangers de passage, et ma renommée s'établit. Parmi les nombreuses restaurations que j'eus le bonheur de mener à bien, je citerai : une *Madone* attribuée à Loëckner (1409) trouvée au séminaire de Cologne , maintenant au Palais épiscopal ; une *Sainte Véronique* de maître Wilhelm , acquise par la Galerie nationale de Londres, — je l'avais trouvée chez un antiquaire de Cologne ; — une toile attribuée à Memling et une *Descente de Croix* de Gentil Bellini, toutes deux acquises par un amateur de Cologne ; une *Madone avec l'enfant* attribuée à Petrus Christus, au musée de Bruxelles ; une *Sainte Famille avec Ste Élisabeth et St Jean* , par Rubens, au musée de Cologne ; un *Parc avec oiseaux* , par Hondekœter, au musée de Berlin ; *le Satyre qui souffle le froid et le chaud*, par Jordaens.... Enfin, et par dessus tout , la restauration la plus

importante et la plus difficile, celle qui est restée mon œuvre maîtresse, *la grande Vierge dite du Séminaire*, attribuée à maître Wilhelm (1390), qui était dans un état de dégradation déplorable. Je parvins à la reconstituer. Combien de mois ai-je passés, courbé sur ce long panneau d'où la peinture se détachait par écailles innombrables! Avec quelle minutie, quelle patience, il me fallut employer mes procédés les plus délicats, pour faire adhérer la peinture soulevée, lui rendre sa cohésion, son uni et, là où le temps avait tout détruit, mettre des touches en harmonie avec cette pâte si onctueuse et si chaude de tons! Elle est vraiment un peu mienne cette gracieuse mère du Sauveur; lorsque je la vois intacte dans son cadre, enveloppée dans le charme naïf de sa pudeur maternelle, je lui dis avec un orgueil ému : « Après maître Wilhelm, c'est à

Antoine Brasseur que tu dois la vie ! »

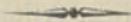
Il n'y a guère de musée en Europe, de galeries particulières importantes pour lesquels je n'aie exécuté, durant ces belles années, quelque restauration; j'étais comme le médecin consultant pour les cas graves. Des chefs-d'œuvre avariés m'étaient envoyés de tous les points... Aussi les années passaient-elles avec rapidité. Le temps se plaît à tromper les vies laborieuses; je me laissais absorber par mes travaux. Mes chers de La Motte me devenaient chaque jour plus indispensables; dans quelques intérieurs simples et hospitaliers, j'avais trouvé une adoption fraternelle, et notre maison était ouverte à tous. Dans cette atmosphère, où le meilleur de ma vie s'est passé, je n'aurais sans doute jamais eu le désir de me créer une famille à moi, si une circonstance n'était venue jeter un trouble passager dans mon cœur.

Cette velléité sentimentale ne devait pas avoir de racines solides, puisque je renonçai à mes projets matrimoniaux au premier obstacle, et repris mon indépendance avec une sorte de soulagement.

Il s'agissait pourtant d'une aimable personne, modeste, douce, bonne ménagère comme presque toutes les Allemandes, mais, comme elles aussi, ayant son grain de poésie romanesque; c'est ce grain qui nous sépara. Je voyais cette jeune fille chez ses parents depuis plusieurs années, et lorsque j'appris qu'il était question pour elle d'un mariage, ma peine fut si vive, que, sans réfléchir, d'un mouvement spontané, j'allai demander sa main. Sa réponse fut vague; ma demande la touchait, pourtant elle ne songeait pas à se marier et m'engageait à continuer mes visites comme par le passé. Pour un Allemand, ce n'eut pas été un refus; pour

moi, ce jeu sentimental, dans lequel je n'étais pas de nature à faire ma partie, équivalait à un congé. Je me retirai.

Bien des réflexions et des craintes étaient survenues. Il m'en coûtait de penser que l'aveu de ma naissance pouvait faire hésiter ou reculer; puis, mes vieux de La Motte auraient été privés de mes soins de tous les instants; notre cher intérieur leur eût semblé triste... Enfin, la liberté de mon travail, la solitude de l'atelier m'étaient précieuses au-dessus de toutes les jouissances. En un instant de sang-froid, j'avais entrevu de longues fiançailles à l'allemande; d'un bond j'avais sauté par la porte qu'on m'ouvrait pour échapper à ce roman. — « Mon pauvre Antoine, me disais-je alors, tu sortiras du monde comme tu y es entré, sans famille; tu n'auras connu ni ascendants, ni descendants. »



XII.

Et le temps emportait les années ! Quand je trouvais un instant pour regarder en arrière, j'apercevais mon pays, bien loin ! Je n'y avais laissé que quelques relations d'affaires. Quant à ma bonne Thérèse, le désir de la revoir et de lui être utile s'emparait de moi chaque fois que son cher souvenir se présentait à mon esprit... Mais comment faire ? J'avais rarement le temps d'écrire et elle ne savait pas lire.... J'espérais une occasion ; il viendrait bien quelque jour un Lillois à mon atelier. Aller à Lille était un

long trajet à cette époque, et une pénible infirmité m'interdisait les voyages de quelque durée. J'attendais, je me laissais absorber par mes occupations, et quand près de quinze années se furent ainsi écoulées, je pensai que ma pauvre mère nourrice avait quitté ce monde; j'en éprouvai une cruelle appréhension, et peut-être la crainte puérile qu'elle ne me fût confirmée.

De mes compagnons de l'Hôpital-Général, je ne savais plus rien... C'était bien l'isolement complet de mon pays; un monde m'en séparait, et pourtant, plus j'avais dans la vie, plus son souvenir m'envahissait! Les impressions de l'enfance s'avivaient, me causant un attendrissement qui m'avertissait du départ de la jeunesse!

Bientôt une épreuve cruelle allait me rendre à jamais mon pays cher et sacré. La guerre de 1870 se préparait. Ce que j'éprouvai à cette époque ne peut s'exprimer; je

vivais une espèce de rêve poignant. Autour de moi les jeunes gens partaient pour l'armée, on les fêtait ; ce pays d'adoption se dressait frémissant de haine contre ma véritable patrie ! D'abord, je crus au succès des armes françaises, que je pensais de taille à se mesurer avec les forces colossales de l'Allemagne. Tant que dura cette illusion, ma douleur fut tolérable. Mais quand arrivèrent nos désastres, l'enfer entra en moi ! Partout s'élevaient des arcs de triomphe, éclataient des chants de victoire ; les villes s'illuminaient ; les journaux étaient pleins de récits exaltés de nos défaites inouïes ! Dans ma torture, j'aurais voulu pouvoir maudire jusqu'aux amis qui faisaient ma joie et m'entouraient de ménagements, tâchant de m'éviter les plus cruelles amertumes ; mon cœur, déchiré en tous sens, pouvait-il accepter des consolations, quand les coups se multipliaient pour

accabler la France ! Je passais d'un espoir ridicule à un découragement mortel , me débattant dans ce cauchemar...

Quand tout fut consommé, et que nos prisonniers parurent , alors je m'éveillai , remué jusqu'aux entrailles devant cette image de la patrie vaincue. — Le désir d'être utile à nos soldats m'aida seul à supporter cette douleur. Peu à peu les plaies de la France se fermèrent ; on put songer de nouveau à vivre , à travailler ; mais , dès lors , mes yeux se fixèrent au-delà des frontières allemandes , vers ma ville natale ; le projet déjà ancien de lui léguer une collection de précieux tableaux , fut définitivement arrêté. Je ne songeai plus qu'à accroître les biens que je lui destinais , et j'attendis avec une confiance superstitieuse la venue d'un compatriote auquel je pusse parler de mon dessein.

Pendant ce temps , la vieillesse courbait

mes amis de La Motte, et je voyais arriver avec désespoir l'heure de la séparation. M. Frédéric partit le premier, je fus comme fou de douleur. Il fallut cependant prendre connaissance, pour la première fois, de mes affaires pécuniaires que j'avais constamment laissées aux soins de mon ami ; il les avait bien gérées ; mon travail avait produit peu à peu une fortune plus que suffisante aux besoins de notre vie commune. Quant à M. de La Motte, il laissait, comme je l'ai dit, une somme importante à revenir à sa femme, qui mourut quelques mois après. Dans son testament, elle disait : « Antoine Brasseur a été pour moi et mon mari meilleur qu'un fils ; ce qu'Antoine Brasseur déclare être à lui doit être cru sur parole, celui qui marche contre ma dernière volonté est déshérité, et Antoine Brasseur se met en son lieu et place. » Je n'acceptai rien

et rachetai même les objets que je désirais garder , mais cette pensée me toucha profondément, elle consacrait notre longue intimité, la tendresse sans bornes que j'avais vouée à mes amis. Cette tendresse me rend leur souvenir toujours présent , les petits froissements se sont effacés, et je pleure encore ceux que j'appelais dans mon cœur mes vieux parents ! Ma fidèle Léna me reste , Léna que j'ai vue nuit et jour à mon chevet quand j'étais malade , qui a partagé nos peines , vécu avec nous les jours heureux ; Léna ma sœur, mon amie et non pas ma servante ; puisse-t-elle me fermer les yeux , et j'oublierai à ma dernière heure que j'ai été jeté dans la vie à l'abandon ! Le neveu de M. de La Motte et quelques chers amis remplissent et facilitent mon existence , leurs enfants et petits-enfants ont sauté sur mes genoux et grandi autour de moi ,

je suis un peu leur bon-papa. Le désintéressement de ces affections est absolu, car chacun sait que je lègue ma fortune au musée de ma ville natale avec ma collection de tableaux.

Un matin de 1878, un Français vint voir mes tableaux. Il s'arrêta devant une toile, en demanda le prix. « Rien de cette collection n'est à vendre, » — lui dis-je, — je la réserve pour le musée de Lille. » Il s'exclama ; il connaissait M. Reynart, le directeur du musée, et retournait à Lille en quittant Cologne. Mon Messie était arrivé, depuis trente ans j'attendais ce jour ! Il fit part de mes intentions à M. Reynart, et, aussitôt, le directeur du musée prenait le chemin de Cologne. Son arrivée donna lieu à une plaisante méprise : A l'adresse indiquée, il se trouva devant une boutique de jouets d'enfants, sans autre porte d'entrée ; un instant il

crut à une mystification et se demanda s'il devait pénétrer plus avant ; enfin, il se risqua dans la boutique et ayant prononcé mon nom, on le fit monter chez moi. Dès que j'entendis sa voix, je devinai un concitoyen, et m'écriai en le voyant : « Vous êtes M. Reynart ! » L'aimable homme répondit avec toute la bonne grâce possible à mon accueil ; nous parlâmes longtemps de nos affaires, il apprécia ma donation à sa valeur, et ne voulut me quitter qu'avec la promesse de ma prochaine visite à Lille. Je ne sais comment il vint à bout de ma crainte de la locomotion, de l'impression pénible du retour après tant d'années d'absence?... Son insistance affectueuse fut irrésistible. — Peu après son départ, je reçus une lettre où il me rappelait ma promesse en me pressant de la tenir, il me donnait les nouvelles que je lui avais demandées sur Péronne-Mélantois ; hélas !

Thérèse était morte, et depuis quatre années seulement ! J'aurais pu la revoir, soulager sa longue vieillesse, sa fin douloureuse ! Maudite, cent fois maudite l'ignorance, l'apathie qu'elle entraîne, la nuit qu'elle fait en nous ! — Malgré ce coup douloureux je voulus me rendre à Lille, quelque chose m'entraînait vers la terre natale.



XIII.

A Lille, où je revins au mois de septembre 1878, je fus reçu et fêté comme un bien-facteur. Inventifs et généreux dans leur reconnaissance, comme en toute chose, mes chers compatriotes m'ont comblé, bien au-delà de ce que je méritais, et je ne m'attendais pas à un tel accueil. — Le Conseil municipal décida que mon buste serait placé dans une des salles du musée ; un sculpteur, né dans notre département, fut mandé de Paris pour exécuter mon portrait pendant mon séjour à Lille. Chaque

après-midi, une voiture, mise gracieusement à ma disposition, facilitait mes excursions et mes visites. J'avais retrouvé deux camarades de l'Hôpital-Général, devenus des commerçants considérés à Lille; leurs enfants, en se mariant, avaient uni les deux familles. L'un de ces anciens amis, Auguste, le favori des bonnes sœurs, était dans une excellente position; nous reliâmes notre vieille amitié; il me proposa même de partager son heureux intérieur; mais peut-on s'arracher à des habitudes de trente ans ?

Dans le salon d'Auguste, son fils a dressé un tableau généalogique; le sommet en est occupé par le nom de son père, avec cette suscription : Déposé dans le tour de l'Hôpital-Général de Lille, à telle date. Au-dessous, le nom des enfants et des petits-enfants, déjà nombreux et prospères. Auguste a gardé un souvenir attendri des

douceurs de l'Hôpital-Général ; il n'y a connu ni les coups des camarades , ni les blocs ni le cachot , réservés aux mauvaises têtes. L'aumônier et les sœurs avaient fait un lit de roses à sa docilité ; il leur a voué une reconnaissance enthousiaste , et je ne jurerais pas, qu'en faisant ses dévotions , il ne lui apparaisse encore des tartines succulentes et le petit verre de bon vin dont on le lestait avant la première messe !

Dès mon arrivée , la Commission du musée, présidée par le maire, M. Dutilleul, m'avait offert un banquet somptueux. M. le Maire m'adressa une allocution si flatteuse , que , touché et confus de tant d'honneurs , je voulus remercier ces messieurs ; je ne sais comment je m'y pris , mais nous avions tous les yeux pleins de larmes , et il fallut que le bon M. Reynart, surmontant son émotion , s'écriât : « Que diable ! Messieurs, nous ne sommes pas

venus ici pour pleurer ! » — Ma première visite fut pour l'Hôpital-Général. M. Dutilleul et ses adjoints voulurent m'accompagner. J'arrivai à l'heure du dîner, et je me mis à manger la soupe avec les enfants. Mon cœur était bien remué lorsque je m'assis à mon ancienne place au n<sup>o</sup> 5 ! Entre le pauvre Antoine d'autrefois et celui qui revenait ainsi fêté, honoré, il y avait un contraste bien fait pour encourager les enfants qui m'entouraient ; c'est ce que sentit M. le Maire. Il le dit avec infiniment de tact, et non sans partager l'émotion qui nous avait tous gagnés. — L'hôpital était bien changé depuis mon départ. La philanthropie moderne avait porté jusqu'ici ses progrès. Les enfants malades et chétifs seuls restaient à l'hôpital. La vie rurale conservait les autres. — Je voulus aller tout de suite à Péronne-Mélantois où de cruels mais bien chers

souvenirs m'attiraient. Auguste vint avec moi, et, le long de cette route où je retrouvais à chaque pas une impression de mes jeunes années, il me disait en me voyant triste et gai tour à tour : « Mon vieil Antoine, tu es toujours le même enfant! » — Dès l'entrée du village, je m'informai de la famille de Thérèse à laquelle je laissai un souvenir de ma reconnaissance. J'allai revoir la chère maison. Chemin faisant quelques camarades d'enfance se firent reconnaître. Le curé du village voulut bien m'accompagner, je le priai de me conduire au cimetière sur la tombe de ma mère nourrice. « Ce sera difficile à retrouver, me dit-il, nos tombes ne sont que des buttes de terre, quelques-unes portent des croix, dont beaucoup sans inscriptions. » Nous entrâmes dans le champ mamelonné par les morts, l'herbe y poussait, percée de

quelques croix et de pieds de fleurs çà et là. « Veuillez chercher, M. le Curé, lui dis-je, je n'en ai pas le courage ». Auguste et lui se mirent à explorer le petit cimetière, tandis que je me tenais à l'entrée. Le curé revint, « Je ne trouve pas », me dit-il, puis, avisant le tertre que je touchais du pied, il s'écria : « Mais vous êtes sur sa tombe ! » Je sentis une commotion si forte que je me sauvai comme un fou en sanglottant. — Pour faire diversion, Auguste me rappela une plaisante anecdote de notre jeunesse; je me mis à rire au milieu de mes larmes, ce qui lui fit dire une fois de plus : « vieil enfant d'Antoine ! » Oui, Antoine rit à ses heures parce qu'il n'a eu ni enfance, ni jeunesse, et qu'il possédait de la gaîté pour deux; mais il n'a pas épuisé les larmes, et le souvenir de Thérèse en rouvrira la source jusqu'à son dernier jour.

Les séances de mon buste avaient lieu chez M. Reynart. Je m'étais d'abord montré assez récalcitrant à ce projet, mais, dès les premières séances, l'ébauche prit une allure si vivante, une physionomie si vraie, que je fus tout acquis à sa réussite. Ces heures de pose que j'avais redoutées, comptent parmi les plus agréables de mon heureux séjour à Lille. Mon cher sculpteur, de la race et de l'humeur des artistes flamands, m'avait bien compris et je l'aimais. — Je ne voulus pas partir sans aller voir le général Faidherbe, illustre défenseur de son pays, aux capacités militaires duquel ses ennemis eux-mêmes ont rendu hommage. — Mon buste terminé, je songeai à quitter Lille. Ce ne fut pas sans de vifs regrets; mais mon travail, mes vieilles habitudes, un autre entourage affectueux, me rappelaient. Je dis au revoir et non adieu à mes

compatriotes devenus mes amis, emportant une profonde reconnaissance de leur accueil qui m'avait fait goûter les joies les plus parfaites de ma vie! — L'ami sculpteur m'accompagna jusqu'à Cologne. Je le chargeai de rapporter au musée de Lille un portrait de Philippe-le-Bon par Petrus Cristus. A la gare, je retrouvai ceux qui depuis trente ans m'avaient témoigné une amitié vraiment fraternelle. Parents et enfants m'attendaient avec des bouquets, on avait préparé un repas de bienvenue à notre cercle; la table était décorée d'emblèmes, de chiffres avec devises; plusieurs couplets en vers, composés en l'honneur de mon retour, avaient été improvisés et furent distribués à tous les convives.... la douce fête d'amitié! — Suffit-il donc d'avoir travaillé honnêtement, d'aimer son pays et ses amis pour mériter de pareilles récompenses?

. . . . .

Ceux qui connaissent la vie d'Antoine Brasseur en pensent moins modestement ; il n'a pas un mérite ordinaire celui qui sut rester toujours bon , honorable, généreux , en traversant la misère et les plus dures épreuves d'une vie à l'abandon ! celui qui , ayant été déposé dans le tour de l'hospice , s'est élevé jusqu'à devenir le bienfaiteur de sa ville natale ! — Et s'il faut le dire à Antoine Brasseur, c'est que la pauvre femme qui l'a recueilli lui a donné un talisman qui le fait aimer plus que tous ses mérites , c'est ce cœur accessible aux peines et aux joies d'autrui , ce cœur d'enfant qui semble avoir été privé des affections familiales pour mieux se donner avec toute sa chaleureuse spontanéité.

Brasseur est resté en relations constantes avec ses compatriotes. Plus d'un Lillois a fait le pèlerinage de Cologne. Nous-même

y sommes retourné ; c'est pendant ce dernier séjour près de Brasseur que nous avons complété les notes recueillies sur sa vie. — A dater de ce moment , il fut partagé entre deux foyers de sympathie : dans l'un , il retrouvait le sillon tracé par une longue existence de travail et de bonheur intime ; dans l'autre, ses premiers souvenirs , ses dernières joies , et , ce qui est au-dessus de toute affection , la patrie.



XIV.

ANTOINE BRASSEUR est mort à Cologne le dimanche 28 novembre 1886. Comme il l'avait souhaité, sa fidèle Léna lui a fermé les yeux.

Le lundi 29, M. Géry Legrand, maire de Lille, accompagné de M. Toffart, secrétaire-général de la mairie, est venu chercher le corps de Brasseur et l'a ramené à Lille. Son pays le reprenait. — De magnifiques funérailles lui ont été faites le dimanche 5 décembre; une salle de l'Hôtel-de-Ville était transformée en chambre ardente.

Voici le texte de la lettre de faire part :  
il mérite d'être conservé :

M

*Le Maire de Lille a la douleur de vous faire part  
de la mort de Monsieur*

ANTOINE BRASSEUR

Bienfaiteur de la Ville de Lille,

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, CHEVALIER  
DE L'ORDRE DU NICHAM,

*Né à Lille, le trois juillet mil huit cent dix-neuf,  
décédé à Cologne, le vingt-huit novembre mil huit  
cent quatre-vingt-six.*

*Il a l'honneur de vous prier d'assister aux Convoi  
et Service Solennels qui se feront le Dimanche cinq  
décembre, à midi, en l'église Saint-Maurice, d'où  
son corps sera conduit au cimetière de l'Est, pour  
y être inhumé.*

*L'assemblée à l'Hôtel-de-Ville, à onze heures et  
demie.*

HÔTEL-DE-VILLE, le 2 décembre 1886.

Fût-il jamais plus noble et plus touchant exemple d'un « enfant trouvé » adopté par ses compatriotes !

---

Dans son testament, Brasseur s'exprime ainsi :

« N'ayant point de parents auxquels je puisse laisser la fortune que j'ai acquise par mon travail, avec l'aide de Dieu, j'ai résolu d'en disposer de manière à prouver la reconnaissance que je crois devoir à ceux qui m'ont élevé dans les sentiments de l'honneur ; en même temps que je veux encourager de pauvres enfants abandonnés comme je l'ai été, à suivre mon exemple et à s'élever, par une vie laborieuse et honnête, jusqu'à l'aisance et l'indépendance... »

Brasseur lègue une fortune de 300,000 francs à la ville de Lille ; les revenus de

cette somme doivent être employés à l'acquisition d'œuvres de choix pour le musée. Par une clause très sage, il est stipulé que les tableaux acquis ne pourront avoir moins de trente ans de date.

Brasseur laissa 30,000 francs à Léna, et 3,750 francs au neveu de M. de La Motte, son exécuteur testamentaire.

---

Le jour de la cérémonie funèbre fut aussi un jour de fête, quoique tout le monde s'y sentît ému ; fête du bien, magnifiquement honoré. Il sembla à tous les concitoyens de Brasseur qu'ils suivaient le cercueil d'un parent, d'un ami. La foule des ouvriers, des pauvres gens, des orphelins, qui lui faisaient cortège, a pu méditer sur ce bel exemple ; plus encore que ses dons généreux, ce sera le grand bienfait qu'il aura légué à sa ville natale. Parti de si peu, il

sut garder au cœur *l'amour du bien*,  
cette graine de senevé dont il est dit dans  
l'Évangile: C'est la plus petite des semences,  
mais lorsqu'elle a crû, elle est plus grande  
que toutes les plantes et devient un arbre ;  
de sorte que les oiseaux du ciel viennent  
reposer dans ses rameaux.



## APPENDICE.

---

### LISTE

*des soixante-douze tableaux envoyés par  
Antoine Brasseur au musée de Lille,*

De 1878 à 1886.

---

BLÈS.....	Fuite en Egypte.
BOTH.....	Paysage.
BREUGHEL (Jean)....	La Guerre.
».....	La Paix.
».....	Le Triomphe.
BRUYN.....	Portrait d'homme.
».....	Portrait de femme.
CORRÈGE.....	Adoration des bergers.
CRANACH.....	Le Christ insulté.
CRISTUS (Petrus)....	Portrait de Philippe-le-Bon

CUYP.....	La Première Pipe.
» .....	Paysages et Animaux.
DENNER.....	Portrait de femme.
DE VOS (Corneille)..	Portrait d'homme.
FICTOOR.....	Portrait de femme.
FYT.....	Animaux divers.
GOSSAERT.....	Vierge et Enfant Jésus.
» .....	Tête de Christ.
GUIDO RENI.....	Le Christ au roseau.
HACKAERT .....	Paysage.
HALS (Franz) .....	Enfant le verre en main.
» .....	Enfant tenant une flûte.
HANNEMAN .....	Portrait de femme.
HEEM (Jean-David de)	Fruits.
HEEMSKERK .....	Allégorie.
HOBBEEMA .....	Paysage.
» .....	Paysage.
» .....	Paysage.
HOLBEIN (Hans) .....	La Charité.
KNYF.....	Paysage.
LIEVENS .....	Salomé.
» .....	Tête de vieillard.
MAAS .....	Portrait de vieillard.
MEEKEN .....	L'Assomption de la Vierge.
METZYS.....	Tarquin et Lucrece.
MIEREVELT .....	Portrait de femme.
MONNOYER (J.-B.)....	Vase de Fleurs.
NETCHER (Gaspard)..	Portrait d'homme.
NEUFCHATEL (Jean)..	Neudorfer et son fils.
OMMEGANCK.....	Paysage.

- OSTADE (Adrien Van). Scène rustique.  
» La Musique.  
OSTADE (Isaac Van).. L'Hiver.  
PICART (Bernard)... Grisaille.  
SPRONG..... Portrait d'un musicien.  
STRY..... Paysage avec figures et ani-  
maux.  
TÉNIERS (David)..... Concert.  
VAN DER HELST..... Diane.  
» ..... Vénus.  
» ..... Famille hollandaise.  
VAN DER HEYDEN..... Halte devant une auberge.  
VAN DER POEL..... Intérieur rustique.  
VAN DER VEYDEN (École de). Calvaire.  
VAN DE VELDE..... Scène champêtre.  
VAN DE VENNE..... Grisaille.  
WATTEAU (École d'Antoine). Concert.  
WITTE (Emmanuel de) Intér<sup>r</sup> de temple protestant.  
WOLFAERT..... Paysage.  
WOUVERMANS..... Cavaliers et Blanchisseurs.  
Maîtres inconnus... Adoration des rois.  
» ..... Adoration des rois.  
» ..... Adoration des rois et des  
bergers.  
» ..... L'Annonciation.  
» ..... Le Couronnement de la  
Vierge.  
» ..... Portrait d'homme.  
» ..... Portrait de jeune homme ;  
attributs de sa mort.  
» ..... Portrait d'un savant.

- Maîtres inconnus... Portrait de femme.  
» .... Portrait de femme.  
» .... Portrait de dame.  
» .... Saint Philippe, baptême de  
l'Eunuque.  
» .... Tableau d'autel.

Ces soixante-douze tableaux représentent une valeur de plus de 200,000 fr.

Antoine Brasseur a établi pour condition de ce don, que les fonds affectés dès à présent par la Ville au développement des collections artistiques, ne seraient pas réduits.



